

NOUVEAUX CAHIERS POUR LA FOLIE

N° 0
JUN 2010

L'ENFERMEMENT, QUELLE HOSPITALITÉ POUR LA FOLIE?

**Des mots
posés comme
une écharpe
sur le cri pour
qu'ils ne pren-
nent pas froid.**

Elle, (*encourageante*):
Vas-y! lance un texte!

Lui (*décidé*):
Les «Nouveaux cahiers
pour la folie» feront le lien
à travers les solitudes et
à travers les institutions
portant les dires...

**N'EST-CE
PAS ÉTRANGE
D'AVOIR
PEUR DE GENS QUI
ONT PEUR DE LA
FOLIE?**



Une nouvelle Folie pour les Cahiers

Elle (encourageante): Vas-y ! lance un texte !

Lui (décidé) : Les «Nouveaux Cahiers pour la folie» feront lien à travers les solitudes et à travers les institutions portant les dires, les propositions, les revendications, les poèmes, les dénonciations, les refus, les idées, les élans... pour que chacun, quels que soient sa place, son métier, son rôle, laisse parler le meilleur de sa folie.

Elle (enthousiaste) : Pourquoi les «Nouveaux Cahiers pour la folie»? Parce que nous en avons besoin. Nous, c'est à dire soignés, soignants, familles, résistants mobilisés ou immobilisés, amis, ennemis... ayant affaire à la folie telle qu'elle se dit en ses différents lieux...

Lui (perplexe): Oh là, pas trop vite! Nos «ennemis» ont-ils vraiment besoin des cahiers pour la folie ? Ce «nous» doit englober des gens qui en ont quelque chose à faire...
Ou bien on dit oui, de quelle place on parle, ou bien on ne dit rien.

Elle (poursuivant, imperturbable): Nous avons besoin des Cahiers parce que les voix de la folie ne se laissent pas écraser par la politique gestionnaire/sécuritaire qui prétend les réduire en protocoles et nomenclatures. Nous en avons besoin parce que les voix de la folie résistent en leur singulier tissage, poétique et politique, utopique et réaliste, qui veille secrètement sur le destin de nos cultures...

Lui (tranchant): Qu'est-ce qu'un «nous» ? Qu'est-ce qu'un «collectif» ?
A t-on des «ennemis» ou non ? Où se situe la violence ? Que pouvons-nous faire?
Quel pouvoir d'action retrouver ?

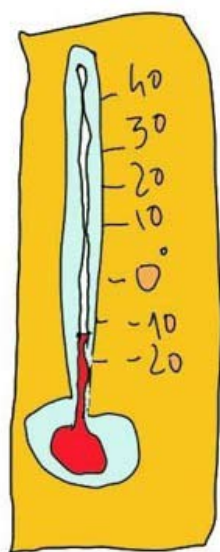
Elle (songeuse): Qu'est-ce qu'un «collectif» dans le cas où il s'agit d'écrire ?
Peut-il se proposer un autre but explicite que de proposer un lieu pour des écritures diverses? Ce qu'on voit venir, en tous les cas, c'est que l'écriture à plusieurs se fera par des processus non pas d'ajouts mais de retraits, voire d'arrachements...
Le bout de la violence qui s'y attrape n'a-t-il pas d'abord à voir avec cet ennemi intime qui se (re)lève quand on se risque à écrire ?

Lui (didactique): L'ennemi, d'accord, nous le portons en nous.
Et l'étranger, l'exclusion, la peur... Ce n'est pas une raison pour faire l'impasse sur les violences liées aux institutions, ces violences qui tendent à s'accroître lorsqu'une institution s'occupe des gens déclarés psychotiques ou autres fous des tous les pôles, de toutes les bulles.

Qu'il y ait, par nature, de la violence dans les institutions n'empêche pas que l'on peut penser et défendre des formes institutionnelles moins violentes.

Les Cahiers peuvent-ils avoir cette fonction ?...

Elle et Lui (en rêvant, en écrivant) : Peut-être....



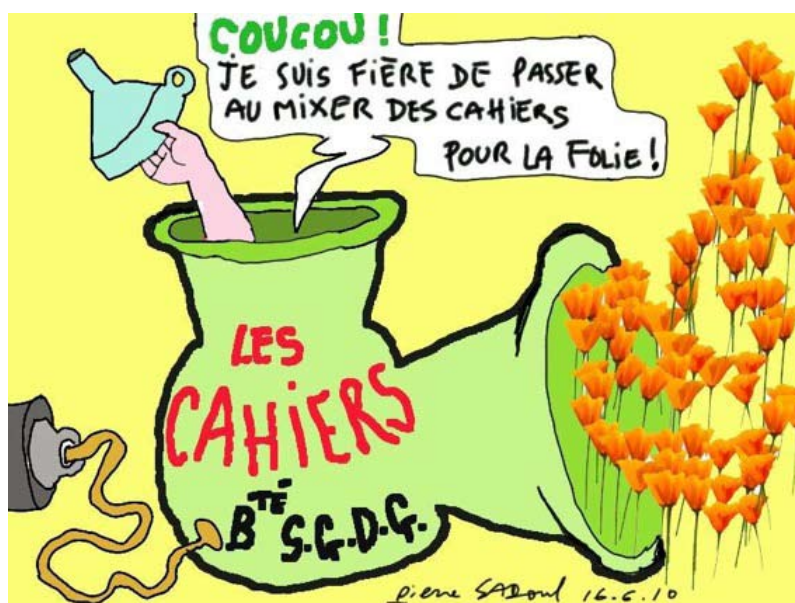
CAILLER POUR LA FOLIE ?



Dessins © Pierre Sadoul

mail

Bonjour,
comment peut-on participer aux cahiers pour la folie et à vos «travaux».
Bref, j'aime bien ce que j'ai lu de vous et j'ai envie de faire un bout de chemin parmi ces poussières d'évènement.
Ci-joint 3 textes. J'en ai d'autres dans la besace. Que faire des mots? Au delà du défaire les maux.



Dessins © Pierre Sadoul

NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE

EN PAIN D'ÉPICE

Au cœur de son cerveau se loge un caillou blanc, glacé, aux arêtes acérées,
qui parfois taillade les tendres méninges qui l'entourent.
Il sait cette pierre. Il la sent qui s'essaie à glacer son âme. Parfois, il reste immobile,
pétrifié sous un froid mordant qui paralyse tout et le plonge dans l'effroi.
Car il arrive que son esprit tout entier se glace ainsi,
réduit à un blanc sans réponse, où plus rien n'existe, rien ne compte.
où seule règne la peur.
C'est blanc. C'est tout ce qu'il sait. C'est blanc et froid, et ça fait peur.
et dans ce blanc gelé se cache un grand bout de sa mémoire.
cela, il ne le sait pas, à force de refuser de le savoir.
Il dit juste que c'est froid, que c'est blanc, et qu'il a peur.



Il l'a dit aux docteurs de l'hôpital.
Leurs blouses aussi étaient très blanches, et leurs mains pas très chaudes.
Ils ont hoché la tête, l'œil grave et le sourcil froncé. Même,
ils ont toussoté, l'un après l'autre,
la main poliment devant la bouche.
Ils lui ont planté des aiguilles dans les bras, des électrodes dans le crâne,
des pilules dans le gosier.
Après, ils ont dit des tas de mots très savants en regardant des graphiques
très abstraits. Il y avait son nom, Monsieur Riboule,
qui revenait à intervalles dans le discours,
et qu'il reconnaissait au milieu de ce magma vocal, alors il hochait
la tête à son tour en s'efforçant de prendre l'air hautement intelligent.
on peut se parler très longtemps sans jamais se comprendre.
et les docteurs ont parlé longtemps.
tellement que Monsieur Riboule s'est endormi dans son lit blanc et tiède.
Les discours ont continué entre les docteurs pendant un moment encore.
ils avaient l'air content de mélanger leurs mots savants.
Les infirmières pensaient déjà au menu du repas ce soir pour les enfants
et encore aux yeux si bleus du nouvel interne.



Après, c'est une histoire d'hôpital banale.
Ils ont enfermé Monsieur Riboule dans une chambre blanche
et ils lui ont prescrit des comprimés de toutes les couleurs.
Il a appris à articuler lentement chaque mot, même le plus simple.
Les comprimés, c'est comme ça, ça vous oblige à l'articulation pâteuse.
Il a appris les rites du quotidien, les repas et la tisane,
les heures des pilules et celle de la visite,
le pas glissé des pantoufles traînées et le frappé des sandales des aides-soignantes.
Il a appris à demander, s'il vous plaît, est-ce que je peux me doucher,
est-ce que j'ai le droit d'aller dehors,
je voudrais un autre sucre pour ma tisane, pourrais-je avoir mon portable....
dans son cerveau, il y a comme une bouillie tiède, poisseuse,
peut-être jaunâtre, engluant son cortex.
Il ne sait guère cette bouillie. simplement, il sait qu'il doit articuler plus lentement.
mais il aime bien la tiédeur dans son esprit, sans questions, sans angoisse.
c'est tiède. c'est tiède, ça colle et c'est calme. Il a dit merci aux docteurs.



Le bout de mémoire enfermé dans la pierre est noyé sous la bouillie gluante.
Le tout petit garçon qui hurlait sa terreur s'est changé en bonhomme de pain d'épice.
tout est sucré, tout est tiède, tout est calme. juste un peu ralenti, peut-être.
avec juste un tout petit cadavre en pain d'épice au cœur d'un océan de bouillie tiède.
Les docteurs sont contents. Monsieur Riboule n'a plus de crises.



mail

26/11/2009 19:47

La folie et la mort sont les ailes de l'amour.

MERCI D'ÉCOUTER VOS PATIENTS c'est très gentil, c'est normal au sens noble et ça mange pas de pain.

J'ajoute que d'être inadaptée au travail est plus une bénédiction qu'une malédiction, en tout cas au sens normalement positif du terme.

Lucie

LES NOUVEAUX CAHIERS POUR LA FOLIE

(DIALOGUE DE LA RAISON RAISONNANTE ET DE LA FOLIE ÉCHEVELÉE,
se déroulant au jour d'aujourd'hui)

« *Ridentem dicere verum/ Qui vetat ?* »
« *Dire en riant le vrai/ Serait-il interdit ?* »
(exercice employé par Lewis CARROL,
alias Charles L. Dodgson)

La Raison raisonnante : Qu'est-ce qu'il te prend, échevelée Folie, à vouloir ressusciter, comme si de rien n'était, tes plus que défunts *Cahiers pour la folie*, qui naquirent à ta défense (si je crois bien me souvenir) dans ces lointaines et fort infortunées années 70, et qui furent enterrés depuis ?

LA FOLIE ÉCHEVELÉE : Oui, M'dame, mais le fait est que, même si autant de Temps s'est écoulé, fauchant à droite et à gauche un grand nombre de mes amis (ce même Temps se réjouissant fort de ses indéniables victoires), le fait est que (veuillez bien excuser ma hardiesse, accompagnée et soutenue, en cela tout au moins, par différentes formes de folies de ce monde : échevelées, ou pas), nous estimons le moment venu de nous exprimer amplement, car le moment est devenu grave, très grave. Infiniment plus grave, qu'en ces années lointaines, lorsque notre petit bonhomme n'était encore qu'un louveteau, en train de grimper (avec hardiesse, il est vrai) ces hautes marches qui mènent à l'Omnipotence, et...

La Raison raisonnante (*en lui coupant vite la parole*) : ... mais aussi à la Gloire, folie !

LA FOLIE ÉCHEVELÉE : – Absolument. Absolument. Mais, laissez-moi terminer, M'dame. En ces années lointaines (disais-je), il n'avait pas encore rejoint, d'une façon téméraire, la redoutable Cime, le frissonnant, mais également si réjouissant Sommet de l'Absolu Pouvoir. Or, vous, sage Dame, vous, Raison raisonnante, sachez que, depuis qu'il occupe cette Place si hautement respectable, ce Lieu sacré, il ne nous laisse simplement plus vivre en paix, ne fût-ce que l'ombre d'un instant. Car il ne cesse ni d'apparaître ni de parler, et à toute bride, sur la totalité de nos écrans, en nous imposant ceci ou cela. Tout comme il n'arrête pas d'intervenir physiquement, et d'une façon qui pourrait paraître quelque peu inopportune, dans nos propres lieux, dans nos propres espaces, allant jusqu'à souligner avoir été le Premier de son rang à s'être généreusement aventuré par là. (Dans ces contrées, j'entends). Et cela, afin de nous louer, ou de nous critiquer (parfois même d'une façon, pour peu dire, tout à fait impolie), et en nous repoussant à jamais en des retranchements extrêmes – désireux, comme il l'est, de tout décider pour nous. Bref, à notre place.

La Raison raisonnante (*en prenant de la hauteur*) : – Mais ne serait-ce pas là le lot, le destin le plus noble qu'il soit sur la Planète, que de nourrir la veuve et l'orphelin, et de revêtir consciencieusement le nu et le démuné ?

LA FOLIE ÉCHEVELÉE : – Oui. Bien sûr. Mais, en réalité, ce n'est pas ce qu'il fait, ce n'est pas ce qui l'agüiche, en vérité. Et je peux vous l'assurer, sous la foi du plus sincère des serments ! Il ne cesse donc pas de s'acharner perpétuellement à ne plus nous laisser la moindre liberté, ni dans l'exercice de nos différents labours, ni dans l'expression de nos voix disparates. En un seul mot : il se glisse, afin d'y résider en vrai Prince florentin, dans l'enclos de nos propres vies, de nos véritables existences. (*Soupir dru.*)

Oui, M'dame la Raison raisonnante ! Et cela aussi parmi ceux qui estiment (ceux qui estimèrent ?) bien connaître leur travail, et l'aimer fort.

La Raison raisonnante : – Expliquez-vous avec une plus grande précision, tout comme avec une majeure clarté, folie. De quoi s’agirait-il donc : de labeur, ou de travail ?

LA FOLIE ÉCHEVELÉE : – Comme vous préférez le nommer, Dame. Car cela se passait au temps où on pouvait encore laisser libre cours (pour ainsi dire) à la recherche et à l’invention (et même aux imprévues, soudaines trouvailles), dans son propre terrain. (Evidemment, lorsque l’on vous laissait bien l’occuper, cette place, dans le concert des humains !) Tout ça se passait à cette époque, qui apparaît désormais si lointaine et irrémédiable, à nos pauvres yeux de mortels, alors que mes enfants pouvaient encore ne pas se laisser errer, hagards, le long de rues, diurnes ou nocturnes.

La Raison raisonnante : – De grâce ! Il n’oblige personne à...

LA FOLIE ÉCHEVELÉE : – Mais si ! Mais si ! Je vous dis que...

La Raison raisonnante (*expliquant tout à fait calmement, sereinement, souverainement, la chose en elle-même*) : – Il voudrait, mieux, il ne désire tout simplement que de les protéger, ces humains, qui l’ont bel et bien élu pour qu’il acquitte cette tâche. Une tâche qu’il accomplit par une constante Présence, spirituo-virtuelle. Mais également au moyen des généreuses techniques de notre époque, dont également certains de nos voisins...

LA FOLIE ÉCHEVELÉE (*sur un ton précipité*) : – Ce que je voudrais vous dire, c’est que depuis le 2 décembre de l’an de grâce 2008, ce petit bonhomme s’en est plus particulièrement pris à nous. À nous oui ! les folies échevelées, en décidant de rayer de par sa parole si élégamment prisée, et dont il ne se lasse pas (jamais !) de nous abreuver au grand trot (mais à propos de laquelle, dans nos bas-fonds, on murmure, qu’elle ne serait même pas, dans ses aussi riches tournures, le fruit de son estimable cru), en décidant donc de rayer de notre belle carte de France, par des griffonnages ou des violents traits rouges (oh non ! pas rouges !... noirâtres, peut-être ?), notre passé, et tous ces acquis, pour lesquels nos pères et nos grand pères luttèrent infatigablement par le passé. Or, je me réfère naturellement, ce disant, aux hommes de ce Pays, car, règles et coutumes imposent que La Femme ait bien d’autres choses à faire. (Comme s’occuper d’œuvres caritatives, ou chanter, bien à l’abri, des douces, charmantes chansonnettes, en l’honneur de tous ceux qui voudront bien les entendre, en les écoutant. Bon !). Et, pour conclure, gente Raison raisonnante...

La Raison raisonnante : – Oui, c’est bien ça !

LA FOLIE ÉCHEVELÉE : –... pour conclure, donc, j’aimerais vous avouer que, dans ces *Nouveaux Cahiers pour la folie*, il sera bien question de tout cela. Précisément, de la liberté nécessaire dont chacun de nous nécessite, afin de pouvoir jouer convenablement de l’instrument de son choix, mais également de pouvoir s’exprimer de par sa propre voix (unique !), bien qu’à l’apparence tout au moins, opposée à la sienne (à la vôtre ?), afin qu’on puisse humainement vivre, et se réaliser, sur cette Terre.

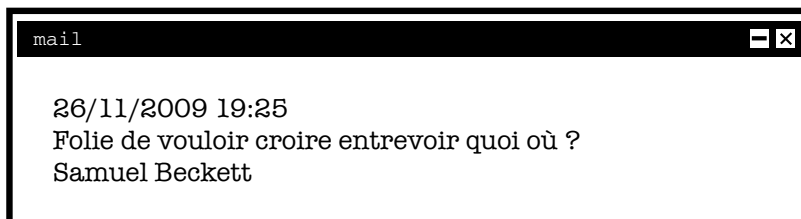
La Raison raisonnante : Allez ! Dépêchez-vous de conclure, car j’ai autre chose à faire que de ...

LA FOLIE ÉCHEVELÉE (*tout éprise, et comme sourde à ce parler*) : – Et surtout ! Et comme il nous revient de droit, d’épauler et de vivifier toute parole se nichant en nos parfois sombres cœurs d’humains. Des cœurs parfois si sombres, qu’ils ne se lassent pas de dégringoler dans ce qu’on appelle d’habitude la Folie écervelée, pardon ! Echevelée. (*Empressant tout à coup son débit, ayant lu, sur les lèvres de la Raison raisonnante, son propos d’une*

nouvelle, prompte riposte.) C'est pourquoi nous entendons accueillir dans notre feuille,
toutes suggestions, toutes productions écrites,
relatant faits ou événements ou pensées ou désirs ou projets, etc. etc.,
amèrement, ou injustement, ou même courageusement,
et d'une façon têtue, vécus par nos lecteurs,
sur quel bord qu'ils se trouvent, ou se découvriraient, du grand fleuve de la vie.
Qu'ils soient placés sur le rivage de la Raison raisonnante, ou sur celui de la Folie échevelée.
Car, nous osons espérer que ce mot de citoyen qui nous a revêtus jusqu'à cette heure,
et dont nous nous acharnons péniblement à revêtir encore et encore la nudité de notre actuelle
et si démunie République, ne soit pas qu'un vain mot, et qu'on puisse le rendre
de nouveau irréductible, en en (ré)conquérant pleinement sens et signification !
Et cela, en luttant bec et ongles,
et de toutes nos forces, afin de le défendre, en l'assumant en tant que parole.
Un grand merci à vous, amis citoyens, et merci aussi aux Raisons raisonnantes
qui voudront bien nous accompagner et suivre, tout le long de cet aventureux voyage,
à l'apparence tout au moins, rouge et quasi démoniaque !

Vôtre folie échevelée

Antonella Santacroce



**NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE**

PSYCHIATRES VÉTÉRINAIRES

« On juge le degré de civilisation d'une société à la façon dont elle traite ses fous »
Lucien Bonnafé

La "vache folle" n'existe pas, c'est un abus de langage. Au pire, on peut voir de malheureux ruminants avec des troubles neurologiques dus à l'encéphalite spongiforme bovine, mais point de folie là dedans. Un animal ne peut pas être fou, car la folie nécessite le langage.

Hélas, Rabelais a péché par optimisme, le rire n'est pas le propre de l'homme. La réalité est moins joyeuse, c'est la folie qui est propre à l'homme.

Depuis la plus haute antiquité, autant en Inde qu'en Chine, en Egypte et en Mésopotamie, les philosophes, savants et lettrés, tous s'accordaient à considérer que ce qui fait la différence essentielle entre l'homme et l'animal, c'est la parole, ou plus exactement le langage.

Je crois qu'il faut appeler psychiatrie vétérinaire, toutes pratiques qui n'abordent le fou et la folie que dans une dimension biologisante d'un "homme-animal" en référence explicite, ou le plus souvent implicite, à une idéologie qui exclut la folie du champ de l'anthropologie.

Depuis la Renaissance, la psychiatrie vétérinaire s'est présentée, selon les lieux (Allemagne, Espagne, Italie, Autriche, France) sous cinq avatars qui avaient tous en commun l'a priori d'invalidiser le discours délirant et de traiter les fous comme des mammifères réduits à leur corps biologique. On peut distinguer:

- La psychiatrie asilaire
- La psychiatrie neurologique
- La psychiatrie génétique
- La psychiatrie biologique
- La psychiatrie comportementale.

Historiquement, nous avons donc déjà vécu cinq fois ce processus de réduction de l'homme fou à l'animal:

-Au XVIII^e siècle, le siècle des Lumières a laissé d'immenses zones d'ombres, en particulier en ce qui concerne la folie et la place des fous dans la société. A cette époque ont été conçus les asiles d'aliénés de l'âge d'or de la psychiatrie asilaire qui ne proposait qu'un enfermement des fous, dans des asiles conçus comme des zoos.

Les fous dans le rôle des fauves et les gardiens chargés de nourrir et de garder les "bêtes" et d'interdire toute évasion! Il n'est pas question de soigner la folie, décrétée à priori incurable, mais uniquement de protéger la société de ses fous, tous considérés comme dangereux à priori.

-Au XIX^e siècle, la psychiatrie asilaire et la psychiatrie neurologique, dite neuro-psychiatrie, excluent que l'homme fou puisse faire partie de l'espèce humaine. Le fantasme neuro-psychiatrique n'a jamais cessé de faire la promotion de l'idée délirante que le psychique serait un jour réductible au neurologique.

-Au début du XX^e siècle, c'est la psychiatrie génétique qui est devenue à la mode. Elle affirmait tout simplement que les maladies mentales étaient des maladies génétiques transmises par des tares chromosomiques. Les nazis ont poussé cette logique jusqu'à ses pires extrémités. En 1945, les Alliés ont trouvé dans la bibliothèque personnelle d'Hitler tout ce qui avait été publié sur les techniques de sélection utilisées par les vétérinaires pour l'amélioration des races chevaline, bovine ou ovine. Ce sont ces mêmes techniques que les nazis ont appliqué à leur population pour « l'amélioration de la race allemande ». Abattage systématique de tout individu suspect de tare génétique. Outre les juifs, les tziganes, les homosexuels..., les nazis, au nom de la génétique, ont assassiné cent cinquante mille malades mentaux sur le territoire du Reich. Sous l'Occupation, le régime de Vichy a appliqué hypocritement la même idéologie en réduisant les budgets nourriture dans les asiles. Quarante mille malades mentaux sont morts de faim en France occupée. Les Suédois, convaincus par les thèses de la psychiatrie

NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE

supplément à
recherches
clés pour henri colin 3,5

3,50 f.



mail

20/11/2009 09:42

Je suis "malade" en "liberté", modèle pour des peintres de temps à autre et poète. Je m'inquiète, moi aussi, pour "l'avenir de la folie". Je ne sais si ce que je vous envoie peut servir mais bon je me suis dit "il faut que j'apporte ma petite pierre".

Sabine

**NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE**

génétique, ont stérilisé leurs malades mentaux pendant cinquante ans. Ces méthodes radicales ont eu au moins un mérite, celui de faire la démonstration que les chromosomes n'avaient aucun rôle dans les maladies mentales, puisque le taux de maladies mentales est resté inchangé dans les trois populations allemande, française et suédoise.

-Après guerre, avec la découverte du premier médicament neuroleptique, un engouement s'est développé pour la psychiatrie biologique. En effet, pour les lobbys pharmaceutiques, il était obligatoire de trouver des arguments biologiques pour faire croire que les médicaments psychotropes constituaient un traitement étiologique et non simplement symptomatique. On attend toujours le moindre début de preuve d'une trace biologique dans les maladies mentales.

-Au XXe siècle, avec l'idéologie behavioriste, sans surprise puisque le comportementalisme résulte de la transposition à l'homme d'études pratiquées en psychologie animale, réapparaît la réduction de l'homme fou à l'animal mais sous une forme nouvelle, avec en prime une confusion entre les troubles du comportement et les troubles mentaux.

Retour donc des effets de déshumanisation: incurabilité et dangerosité potentielle qui avaient été postulées à priori. « Je vous l'avais bien dit que tous ces gens là sont incurables et dangereux. Alors, autant les traiter comme des bêtes ».

Deux illustres neuro-psychiatres, avec quelques autres, ont tenté de rendre à l'homme fou sa place centrale en anthropologie :

-Sigmund FREUD en analysant le discours des aliénés.

-Jacques LACAN en démasquant le rôle majeur du langage dans les troubles mentaux.

En ce début de XXIe siècle, la question se pose de savoir si nous n'assistons pas au sixième avatar de la psychiatrie vétérinaire avec la mise en place de la psychiatrie sécuritaire. La confusion entre troubles du comportement (délinquance, criminalité) et troubles mentaux (délires, hallucinations) relance le mythe du fou dangereux et permet de faire passer des victimes de maladies mentales pour des criminels dangereux.

La psychiatrie humaniste peine à survivre dans des conditions de plus en plus difficiles. Il est tellement plus simple et plus facile de gérer un cheptel que de traiter humainement la folie.

Dr Ph. LECLERCQ, ancien praticien hospitalier en psychiatrie.

Quelques chiffres:

80% des internements (H. D. T.) sont des mesures de prévention de suicides. Seuls 20% des internements (H. O.) sont liés à des troubles de l'ordre public. Incapables de se défendre, les malades mentaux sont les premières victimes de la délinquance et de la criminalité.

La commission "Violence et santé mentale" note que les crimes contre les patients psychiatriques sont près de douze fois plus fréquents que dans la population générale. Concernant la délinquance les chiffres sont du même ordre. C'est le tour de force de la psychiatrie sécuritaire que de réussir à faire passer les victimes de maladies mentales pour des bourreaux criminels potentiels.

FRAGMENTS

Ici on recueille les éclats fragmentés de la misère du monde. Ça pourrait s'écrire au fronton de tous les hôpitaux psychiatriques.

Il y en a beaucoup des misères. Passant l'autre jour dans une rue à Lyon, tôt le matin, j'entrevois sous un porche une forme engoncée dans un sac de couchage et de l'endroit où je me trouve il me semble que l'homme ou la femme couché là s'est enveloppé le visage dans un sac de plastique transparent pour se protéger du froid et de l'humidité. Comme je m'approche je réalise qu'il n'en est rien, le sac de couchage est sans doute bourré de quelques effets et là où devrait se trouver une tête son occupant a déposé en guise de baluchon un sac contenant ses objets de première nécessité... une gamelle, quelques canettes, une orange et je ne sais quoi encore. Je me dis que l'on penserait peut-être à proposer au propriétaire de ces reliquats de misère une place au sec, quelque chose de chaud à boire mais qui s'occupera, et comment, des maigres objets de survie qu'il a « dans la tête ».

Il y en a beaucoup des misères et je pense à Nathalie Zaltzman qui parle de la « guérison psychanalytique » comme une tentative d'accueillir et de retenir ce qui est en passe en chacun de nous de nous précipiter hors du monde.

Nos patients sont de cette misère là, des troublés du rapport à eux-mêmes, aux autres, à la société qui les a signifiés malades mentaux... un peu hors du monde.

C'est sûr il leur manque des mots pour se dire et s'articuler aux autres, alors ça passe par des crises d'agitation, des tentatives de suicide, des comportements addictifs, des délires, des demandes incessantes ou des étendues de repli et ça passe dans le corps et dans la tête des humains qui les entourent...

On souhaite que les soignants investissent les patients... Mais on ne sait pas qui investit qui finalement, et c'est bien comme ça, parce que sinon nous tomberons tous hors du monde.

Pour l'accueillir cette misère du monde, des femmes et des hommes font acte de présence. Ils ne sont pas là 7h ou 8h ou 12 h par jour pour autre chose que pour ça. Faire acte de présence c'est insister sur ce simple fait que des êtres humains sont là pour cet accueil, ce travail, cette douleur d'avoir à se faire un peu réceptacle de tout ça, et d'en faire, au mieux, quelque chose d'humain qui soit plus que le couvert et le gîte, quelque chose qui retisse des liens d'humanité avec cette misère psychique et sociale.

Et c'est un acte de présence qui s'éprouve, et qui éprouve ces femmes et ces hommes, parce que les humains aux prises avec l'inhumain sont sans cesse tirés du côté de leur refus de cette misère là mais aussi du côté de leurs propres tentations vers l'inhumanité et son cortège de violence.

Ça ne se fait pas tout seul, ça ne se fait pas sans retisser infiniment avec des émotions, des pensées, des mots, les liens d'humanité qui font que tout ça redevient un peu partageable, un peu humain, ça ne fait pas sans effort face à la facilité de simplement servir la soupe et les médicaments ou de décréter rapidement ce qui est bon pour l'autre.

Ça ne se fait pas sans une institution qui s'y dévoue et en exige les moyens.

Parfois tout est confondu et c'est précisément de ce magma là que soin peut advenir.

On me dit l'autre jour, ailleurs, cette jeune professionnelle depuis peu dans un lieu de soins pour adolescents : En voilà un qui hurle un de ces cris à glacer le sang, et voilà qu'elle n'a sur l'instant d'autre choix que de l'isoler dans sa chambre... A cris redoublés il martèle la porte de ses poings, elle y va pour le contenir, épuisée, de longues minutes, sans succès, jusqu'à ce qu'arrive un collègue, tout aussi vociférant : « qu'est ce que c'est que ce bordel ! » Effondrée, elle cherche plus tard ce qui lui noue toujours le ventre. Ce jeune qu'elle était là pour soigner elle a tellement voulu, un si court et si vif instant le voir mort, comme d'autres peut-être avant elle... Elle aurait voulu partager ça avec ses collègues et s'y retrouver si humaine comme eux, si désarmée comme eux, si traversée de haine comme eux, si capable de s'y frayer un chemin, avec eux. Elle aurait tant voulu.

Là où les hommes et les femmes ne se parlent pas de ce qui les éprouve et de ce qu'ils éprouvent dans leur travail soignant, sous couvert d'être « professionnels », donc à bonne distance

NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE

inaltérable, ils cessent alors de faire acte de présence, ils tombent hors du monde ou en font chuter d'autres à leur place. Là où les femmes et les hommes sont aisément convoqués pour se remplacer les uns les autres dans leurs fonctions, en étant ainsi niés dans la singularité de leur humanité, ainsi que dans celle de leurs patients, ils tombent un peu hors du monde.

Là où... la liste est longue. Faudrait faire un inventaire à la Prévert.

Une collègue me raconte ses Visites A Domicile chez une dame âgée, qui se défend comme elle peut de sa mélancolie on dirait... A peine ça parle dans une demeure isolée que j'imagine dans

la pénombre et comme figée dans le temps, une maison où la vieille femme se voudrait quelque peu sorcière, ça lui laisse des pouvoirs maléfiques mais des pouvoirs quand même. Faites attention, elle lui dit des fois, au mal que je suis capable de faire, prenez garde !

Mais surtout à peine ça parle et c'est une surprise chaque fois qu'elle ouvre sa porte, un miracle qu'elle accepte encore ce lien là après avoir tout refusé.

Vous faites quoi ?

Elle m'offre une cigarette de son paquet et moi, et bien, je lui en offre une du mien. Après on fume.

C'est ça ou tomber encore plus hors du monde.

Fragments. Echos ténus de ces immersions dans la misère du monde.

Qui les entendra ? Et comment ?

J.de Turenne
Infirmier psychiatrique
Psychologue



NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE

JE RESPIRE

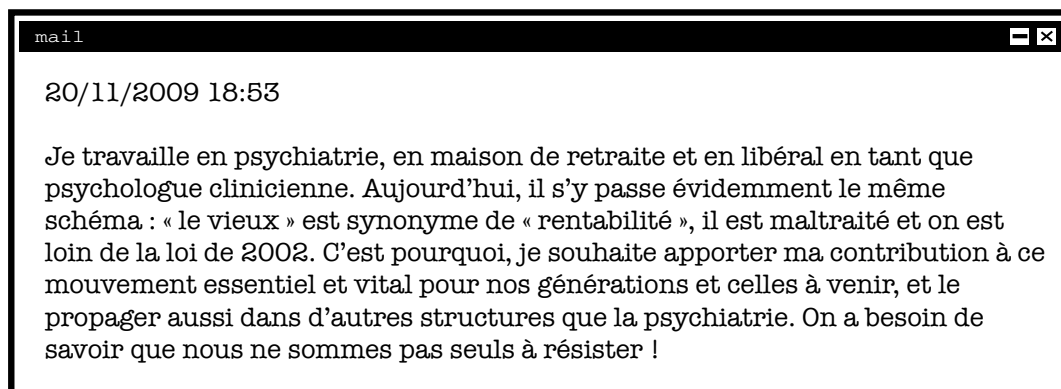
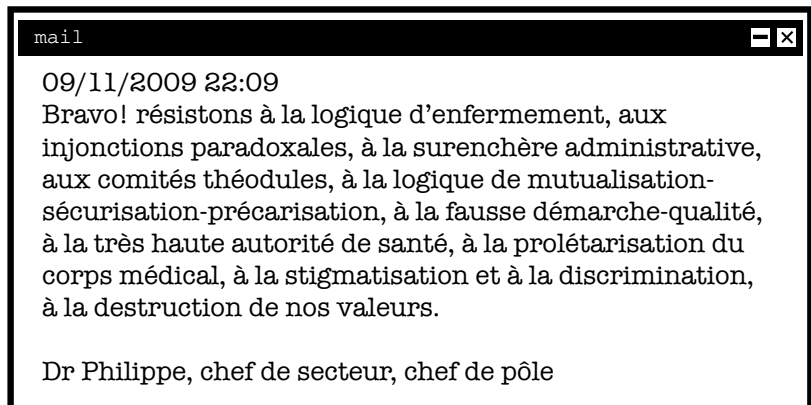
*Ils balancent du néocodyon par la fenêtre de ta cave...
c'est peut être pour ça que tu ne te sens pas bien...
Je l'ai rencontré plusieurs fois... A chaque fois : la porte, la frontière...
On dit bien que si l'homme a conscience de sa finitude, cela implique l'idée
d'un infini impalpable mais réel voire implacable...
Pourquoi n'est-ce pas moi qui l'ouvrirais la porte ?
Prends garde ! Ils te surveillent... tu ne noues pas tes poubelles de la même manière
que tout le monde... tu t'es fait repérer... Garde toi ! Encore des mirages !
Depuis tant de temps déjà, il te dit que c'est toi qui va ouvrir la porte... Qui il ? Ton animus...
Merde ! dans quel labyrinthe m'a fait pénétrer la lecture d'un homme tel que Jung ?
Tu le sais où ça t'a conduit, non ? Droit à l'hôpital ! N'écoute pas sa voix...
Téléphone à ton psy tout de suite... tu te promènes allègrement par delà la frontière...
Garde toi des portes que tant de fous ont cru enfoncer avant toi... Personne n'y est parvenu !
Pourquoi toi ? Pas plus qu'une autre...
Pourquoi souffre-je de cette maladie pernicieuse, traître et volage ? tu vois ... tu reviens...
c'est bien... allonge toi... Prends immédiatement la dose qu'il faut...
Je veux dire une dose autorisée... Je me demande pourquoi cette fois, je ne ressemble
plus à un légume lorsque j'atteins cet état là... L'accoutumance ?
Une évolution vers une personnalité moins multiple, plus construite...
Parce qu'au bout... j'y suis allée une fois : dix de tension et tout et tout...
Et tout et tout : ça veut dire dormir quatre à six heures ou pas du tout, fouiller les poubelles
la nuit comme un clochard sans raison apparente, murmurer des phrases dans la rue
sans honte, devenir une perpétuelle étrangère jusqu'à ne plus savoir comment ouvrir la porte
d'un magasin, quémander à un passant le secret du fonctionnement d'une cabine à carte...
pas que ça... des détails... se faire des idées sur tout, avoir peur de changer de pièce
dans son appartement et dormir dans le fauteuil parce que dans le lit, il y a l'autre...
l'autre qui donne une frousse de croque mitaine... qu'on berce avec de la musique...
interpréter tout selon lui, avoir des projets fantasques comme apprendre le sanskrit,
d'autres plus amusant : se baigner nue dans un trou d'eau au fin fond d'un bois
avec seulement des mouchoirs en papiers pour se sécher... ça, je ne regrette pas...
ça m'a laissée un sentiment de liberté, de bien être, d'entraver un interdit... et au bout du bout,
épuisée, ne pouvant plus dormir, écrivant des mots que moi seule comprenais,
ne pouvant plus donner le change face aux autres : je suis arrivée à l'hôpital et ça a été pire...
J'inventais mille choses pour les psy qui m'observaient...
ils marquaient « psychose hystérique éventuelle », ils n'interprétaient que ce que je montrais
et la folie est comme les icebergs... ce qu'on ne soupçonne pas est énorme...
alors les certificats ont défilé « psychose schizophrénique paranoïde »...
mais c'est vrai qu'à un moment... avant qu'on m'arrête...
j'ai eu la sensation que je portais l'humanité dans ma pauvre tête,
tout se mélangeait et je ne percevais qu'avec peine qui j'étais...*

*Les diagnostics se sont affinés « psychose dysthymique » ou « psychose schizo affective »
et je m'en sors comment ? Je suis allée voir des faiseurs de pluies et à quarante ans
je peux vous dire qu'une pousse de n'importe quoi qui émerge en plein Kalahari
avec une petite pluie fine mais régulière... et l'autre ! Il espère immédiatement l'oasis !
Pour l'instant, je suis allongée avec Maria Callas à l'ombre en plein Kalahari et je respire...
je respire...*

*Je ne peux pas vraiment dire que j'ai frôlé la mort
mais l'autre l'a recherchée pitoyablement parfois... Pas croire... Je suis passée à la banque...
Tout se monnaie dans ce genre d'histoire...*

*Alors trouve un moyen d'obstruer ta fenêtre de cave et tu n'auras pas à souffrir
des bouteilles vides de néocodyon... C'est moi qui te l'assure...*

*Et surtout écoute bien les palabres dans le cercle... tu ne parviendras jamais au cercle...
c'est l'autre qui invente... Ce cercle que je nomme... très peu y parviennent...
ou alors des grands... Toi ! Si ridicule... l'autre... il a ses rêves, moi je ne touche pas à ça...
Je m'assoie sur le bord du cercle et j'écoute mais je ne pénètre pas au-dedans... sinon !
Tu connais la suite ? Sur le bord... respirer... après avoir bu un hibiscus...
Et l'autre aussi subira sa finitude... L'autre aussi... L'autre... tranquille... Maria Callas...
juste un peu fêlée... pour se remémorer...*



RÉFLEXION ÉTHIQUE ET CITOYENNE POUR LUTTER CONTRE L'ÉPARPILLEMENT ET LA PERTE DE SENS DE LA PSYCHIATRIE

Il y a quelques décennies, la psychiatrie ne semblait s'intéresser qu'à la « folie » et « l'asile » était un de ses symboles. Son domaine s'étend désormais des schizophrénies au borborygme du mal être de masse. Les formes d'interventions de cette même psychiatrie se sont diluées (délitées ?) dans le tissu social. Nous pouvons maintenant la trouver aux détours d'une école, d'une prison, de la famille, du monde du travail, d'une catastrophe, d'un tribunal ...

Les mutations et l'évolution sociétale viennent interpellier de façon massive la psychiatrie comme tiers symbolique qui pourrait donner du sens. Les « psys » sont de plus en plus soumis à des « sirènes » attractives, pour répandre la bonne parole, sous couvert d'un supposé savoir qui leur permettrait d'analyser, d'apporter des solutions, d'essayer de rassurer ; en un mot de répondre à tout.

Ces nouvelles modalités se font souvent au détriment de la clinique et, surtout, s'inscrivent dans une dominante de la loi du marché à visée normative. Dans un contexte sociétal caractérisé par l'efficacité financière pure, la dimension singulière, la subjectivité et le caractère humain de la relation thérapeutique sont de moins en moins reconnues. Ceci participant à faire une place de plus en plus

large à la logique administrative et comptable.

Aujourd'hui, le trouble mental est devenu une question sociale et politique autant que médicale. Une illustration symptomatique : le projet de loi de prévention de la délinquance. Projet dans lequel il est fait un amalgame inquiétant entre maladie mentale et délinquance. Comment réagissons-nous si on nous demande, en tant que soignants de secteur psychiatrique, de signaler au maire de la commune concernée toutes « ... personnes présentant de graves difficultés sociales, éducatives ou matérielles ... » ; comme le prévoit l'article 5 de ce projet de loi ?

La déferlante des évaluations et protocoles en tout genre vient nous rappeler que, pour notre santé (pour notre bien), il est important de tout classifier et contrôler. Les « psys » sont partout et plus rien ne leur échappe, si ce n'est peut-être leur pratique et leur clinique. Ils sont devenus les maîtres à penser des temps modernes. Des nouveaux champs d'interventions se présentent à la psychiatrie, notamment avec l'avènement de la notion de « psychosocial » et de son corollaire la « réhabilitation » synonyme, ici, de réadaptation, de retour à la norme sociale. Ainsi, nous nous retrouvons, de plus en plus souvent, en position d'une immédiateté conjoncturelle, paradoxe premier pour des professionnels qui mettent en avant la singularité et l'atemporalité de l'inconscient. Les « psys » sont ainsi conviés, en tout temps et en tous lieux, pour parler et réguler tous les dysfonctionnements sociaux et moraux. Dans ce contexte, il n'y a plus qu'à assimiler psychologie, psychanalyse et psychiatrie à une seule et même science pour répondre à une quête de réassurance et, surtout, à l'insupportable du manque.

Pire encore, la psychiatrie peut être amenée et accepter de céder à une dérive normative et moralisatrice. Nous entendons par là un positionnement en tant que maître qui dicte comment « jouir », mais aussi ce qu'il en est du bien pour l'autre. Vouloir le bien de l'autre sans prendre en compte la particularité et l'unicité de toute demande ?

Dans ces configurations là, l'autre est souvent réifié, voire nié. Alors, qu'en est-il de l'éthique de la psychiatrie, en tant que responsabilité pour l'autre ? Comment répon-

dre à cette continuelle expansion des demandes adressées à la psychiatrie ?
Qu'est ce qui donne sa légitimité à la psychiatrie? Est-elle assimilable à la notion de santé mentale ? Quelle place peut y trouver la notion de « souffrance psychique » ?

Pour une pratique du questionnement éthique

La manière dont on traite les malades mentaux est, cela est connu de longue date, très représentative de la politique générale d'une société, d'un état.

Un centre hospitalier psychiatrique est soumis à des contraintes en terme de politique de santé, qu'il ne peut maîtriser. Contraintes qu'il est possible de comparer à un certain principe de réalité. Cependant, chaque établissement bénéficie, malgré tout, d'une certaine autonomie. Mais, dans le contexte économique libéral actuel, la vigilance doit être renforcée sur la qualité et le sens des soins prodigués.

Dans ce cadre là, le questionnement éthique se doit d'allier au moins plusieurs impératifs :

- La prise en compte du sujet au travers d'une offre de soins efficiente et de qualité.
- La législation relative aux droits des malades, de leurs familles et

de leurs entourages.

- Le principe de réalité socio-économique que représente la politique nationale de santé liée à la psychiatrie.

- Le nécessaire questionnement de l'institution sur ses pratiques, aussi bien en interne qu'en externe.

Si depuis bien des années, l'évolution de la psychiatrie était avant tout due à la volonté, aux savoirs et aux connaissances des soignants ; actuellement elle est intimée par la primauté de l'économique sur l'Humain et par les règles du fonctionnement d'entreprise au risque que le sujet s'efface ; que l'être du malade ne soit plus que réifié, ou pire, « tarifié » ; que l'écoute, au sens de faire advenir la parole du patient, se dérobe pour laisser place à un trop plein de protocoles et d'actes codifiables.

Comment maintenir ce qui fait l'essence de notre spécificité, la rencontre avec le sujet dans sa globalité, comme l'offre la psychanalyse, et non pas scotomisé sur un ou des symptômes, à l'inverse de ce que propose les classifications nosographiques internationales actuelles ? Cette rencontre n'étant possible qu'avec le filet des savoirs cliniques, d'une théorie de l'Humain et de l'éthique.

L'éthique a pour objet le domaine de la pratique humaine en tant qu'action reposant sur une décision, impliquant, le plus souvent, une praxis. Les questions fondamentales de l'éthique concernent le bien qui doit déterminer la conduite et l'action. Son but est d'établir les fondements d'un agir et d'une vie en commun justes, raisonnables et remplis de sens. Les principes et fondements de l'éthique doivent être perceptibles de façon universellement valable et raisonnable, sans référence à des autorités ou conventions extérieures. C'est pourquoi elle adopte, vis-à-vis de la morale en vigueur, un point de vue distancié et critique.

L'aspiration à la totalité (au sens d'une ingérence complète dans la vie du sujet) contient, en soi, la potentialité du totalitarisme où le singulier n'est plus respecté dans son originalité irréductible. Ainsi se révèlent les causes de l'abandon de l'espace intersubjectif, de la relation à l'autre et, donc, de l'éthique.

Alors, le point de départ de la relation éthique est le face-à-face, c'est-à-dire la rencontre du je avec autrui. L'apparition d'autrui me confère une responsabilité. J'assume sa faiblesse, sa fragilité, sa vulnérabilité, sa faillibilité qui font, entre autres, sa spécificité d'Humain. Une relation se noue, constituant le fait originel de la fraternité et engage ma liberté. « Je suis

responsable d'autrui ». Ici, l'éthique se hausse au niveau d'un absolu qui règle l'existence et désigne la relation à l'autre comme l'une des modalités de l'être.

De manière plus globale, la sectorisation demeure le meilleur dispositif pour accompagner tous les patients, sans discrimination. Ceci dans un temps qui est moins « sous contrainte de rapidité », notamment pour le secteur extra hospitalier, mais aussi dans leurs environnements propres, avec des équipes soignantes de qualité. Effectivement, si l'inconscient est intemporel, patients et soignants ont besoin de temps. Besoin qui devient de plus en plus difficile à satisfaire par faute de places à l'hôpital, et par dilution des missions en extra hospitalier.

Il apparaît clairement que la nouvelle gouvernance concerne surtout l'attribution des moyens, la logique devient alors :

« rapporter » de l'argent à l'hôpital et à la psychiatrie. De tout temps, en psychiatrie, la plus grosse dépense financière est celle liée aux personnels. C'est pourquoi une démarche éthique concernant les soins passe nécessairement par le maintien, mais aussi le renforcement des personnels de santé et des moyens suffisants pour remplir équitablement et correctement leurs missions de service public.

Sans que ce qui va suivre puisse être considéré comme exhaustif, plusieurs points s'avèrent inquiétants et doivent être ré-interrogés au travers du prisme du questionnement éthique.

De plus en plus, les établissements psychiatriques et les soignants sont poussés à une obligation de résultat chiffré, codé et quantifiable. La psychiatrie publique doit, en partie, s'affranchir de ce dictat. Ceci, parce que la fonction publique hospitalière doit, prioritairement, être au service du public; deuxièmement, en raison de la spécificité de la psychiatrie avec son rapport privilégié à l'inconscient qui, généralement, s'accommode bien mal de ces logiques du tout codifiable. L'inconscient n'est ni chiffrable ni quantifiable, le sujet ne peut ni ne doit être réifié, au risque d'être nié.

De plus en plus de demandes sont adressées à la psychiatrie, tant par des institutions, des administrations que des particuliers. Les limites de notre champ d'action sont sans cesse repoussées. Mais toutes ces nouvelles demandes sont-elles toujours de notre ressort ? La psychiatrie est une spécialité médicale dont l'objet est : « les maladies mentales ». Pour maintenir la pertinence d'une approche globale, il est essentiel de poursuivre une approche pluridisciplinaire (sciences humaines, philosophie, sciences sociales...), pour une meilleure lecture des problématiques psychiatriques. Cependant, la notion de « santé mentale » devient de plus en plus envahissante, diluant notre mission fondamentale. La vie n'est pas un long fleuve tranquille et toute souffrance psychique n'est pas à psychiatriser.

Peut-être devrions-nous être parfois plus vigilants quant au fait de pouvoir dire non à certaines demandes, tout simplement parce qu'elles ne relèvent pas de notre spécificité ; mais aussi parce que le non peut être constitutif d'une nouvelle adresse, plus adaptée, pour ces mêmes demandes.

Cependant, il est important que l'hôpital psychiatrique puisse retrouver une fonction « d'asile ». Mot qui, ici, n'est pas à entendre comme un lieu d'enfermement et d'aliénation dans lequel la société se débarrasserait du sujet dit fou, mais comme un lieu d'accueil inviolable, où peut se réfugier une personne poursuivie, en rupture, lieu où l'on se met à l'abri d'un danger.

Vouloir à tout prix le bien d'autrui, être persuadé de détenir ce bien et vouloir l'imposer à l'autre cela se nomme le contrôle, la maîtrise, pouvant rapidement dériver au totalitarisme, à la dictature, à la tyrannie.

De plus en plus, nous sommes confrontés au « turn over », plus communément appelé « durée moyenne de séjour », accéléré des patients en raison de la diminution du nombre de lits en intra hospitalier. Ceci ayant pour corollaire des difficultés à poursuivre la prise en charge en extra hospitalier, ainsi que des rechutes rapides et donc plus de ré-hospitalisations lourdes, faisant ressentir un sentiment d'échec pour les patients et les soignants. A ce niveau là, pouvons-nous encore parler de qualité des soins ? C'est là une superbe illustration des dérives de cette logique du tout compta-

ble. Sur quels critères faut-il évaluer le travail soignant ? Certainement pas uniquement sur la durée moyenne de séjour, mais bien sur le contenu et le sens que nous donnons aux soins que nous prodiguons. Là aussi, une approche éthique, centrée sur le sujet, s'impose.

De plus en plus, nous devons nous interroger sur la demande de soins du patient psychotique, du désir du schizophrène ou du dépressif. En effet, contrairement aux pathologies somatiques, c'est souvent un autre que le patient qui demande. Et même si c'est le patient qui demande, sait-il ce qu'il désire ? Parfois le sujet ne demande rien alors que nous sommes persuadés, ou du moins nous croyons être persuadés, qu'il a besoin de soins ; parfois c'est vrai, mais parfois ...

Alors, intervenir, ne pas intervenir, se substituer, ne pas se substituer, décider pour autrui ?

Pourquoi ? Comment ? Pour qui ? Depuis peu, tous ces questionnements soignants sont à prendre en compte en intégrant les dispositions légales concernant les malades, leurs familles et leurs entourages. Sachant que, parfois, nous sommes amenés à prendre des décisions allant à l'encontre de nos valeurs éthiques personnelles (isolements, contentions, hospitalisations sous contrainte, limitations des heures de sortie...), mais pourtant frappées par le sceau de la nécessité de soins.

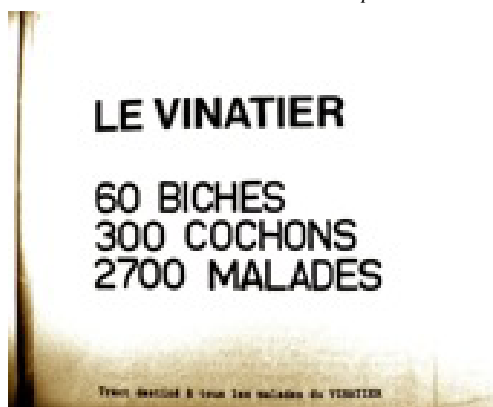
Pour conclure et au delà de la dimension individuelle de l'éthique, un centre hospitalier psychiatrique, s'il souhaite prendre en compte de manière la plus globale possible, l'interrogation éthique doit s'interroger sur les relations entre l'institution et les individus qui la constituent, mais aussi avec ses partenaires extérieurs, notamment sur la place réelle qui est laissée aux familles des patients, leurs entourages, les associations d'usagers. C'est la raison pour laquelle il est judicieux de ré-interroger la notion de psychothérapie institutionnelle. Moyen pertinent permettant à l'institution de réfléchir sur ses pratiques.

La préoccupation et le questionnement éthiques doivent, il s'agit bien d'un impératif, être considérés comme un devoir d'individu, de citoyen et de soignant.

**NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE**

Hervé BOYER

extrait d'un ancien numéro des Cahiers pour la Folie



Malette anti-patient mode d'emploi:

- 1- Gentil soignant
- 2- Méchant patient
- 3- Et voilà, c'est plié!



Monsieur le Sous-Préfet,

Par courrier du [redacted], je vous ai alerté sur la situation difficile des résidents du [redacted].

Je vous rappelle que la présence du fils d'une copropriétaire, Monsieur [redacted], nuit gravement à la sérénité, voire la sécurité de l'immeuble par des comportements anormaux liés à son état de santé.

J'ai bien noté que vous informiez Monsieur le Directeur Territorial de la Sécurité de proximité.

Peut-être serait-il également souhaitable au regard de la pathologie de Monsieur [redacted] de prendre l'attache de la DDASS quant à un accompagnement médical et psychiatrique plus soutenu.

Vous remerciant des suites que vous voudrez bien réserver à cette intervention,

Je vous prie de croire, Monsieur le Sous-Préfet, à l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

à vous

NOUVEAUX
CARNETS
POUR LA
FOLIE

Le Sous-Préfet de [redacted]

à

Monsieur le Directeur départemental
des affaires sanitaires et sociales de [redacted]

- Objet : Troubles du comportement d'un résident [redacted]

- P.J. : 1 lettre.

Par lettre, dont copie ci-jointe, M. [redacted] Député-Maire [redacted] me signale le conflit relationnel persistant opposant des résidents de l'ensemble immobilier situé [redacted] à leur voisin M. [redacted] qui fait l'objet d'un suivi médical par le centre médico-psychologique de [redacted].

Compte tenu du précédent, particulièrement dramatique, survenu sur cette commune au mois [redacted] et de l'angoisse qu'il a suscitée, je vous serais obligé de bien vouloir vous saisir de ce dossier en vue d'obtenir un examen attentif des difficultés de M. [redacted] et, si nécessaire, une reconsidération des conditions d'accompagnement de ses problèmes de santé.

Je précise que M. le Directeur territorial de la sécurité de proximité de [redacted] a été également alerté par mes soins.

mail

09/11/2009 12:10

... Merci de nous donner l'occasion de nous exprimer car cet isolement dont nous souffrons dans nos pratiques laisse la part belle aux politiques pour instiller des idées et des projets inquiétants pour notre profession...

Lettre au directeur à propos de la réception du dispositif de signalement et de gestion des événements indésirables, en forme de FSEI

Monsieur le directeur,

Permettez moi de vous signaler un E.I (Evènement Indésirable). Qui tient à la réception de la F.S.G.E.I (Fiche de Signalement et de Gestion des Evènements Indésirables), par le soussigné. Celui-ci ne disposant pas du DQ-Enr-XX-vO (formulaire de signalement) ni du DQ-Enr-XXX-vO (fiche de gestion), utilisera donc les pauvres moyens de communication qu'il utilise habituellement, son papier à lettre, pour attirer l'attention sur la façon dont l'époque semble tentée d'approcher les problèmes tenant à la présence d'humains sur notre pauvre planète. La méthode dont nous avons ici un exemple étonnant menace ceux à qui elle s'adresse, bien au delà des EI, seraient-ils catastrophiques. L'ANAES, la DGS, la DG, la DRASS, la DDASS, l'ARH, savent donc moins bien que UBU que ce qui tient les humains au monde c'est l'incomplétude qui leur ouvre l'accès au langage.

Il faudrait que CME, CHSCT, CSSI, CTE, CA et tutti quanti se rendent compte de la langue que l'on cause ici, à l'hôpital et dans d'autres lieux du même tonneau, où l'on pourrait attendre que se déploie l'art de « l'écoute et de l'écho », langue siglée, à l'N prêt on tombait fous. Il semble que l'on y soit tenu de parler la langue des machines où le sens immanquablement fait défaut/tes.

Cette langue là est celle d'un monde où l'éthique serait déterminée par le grand évaluateur post-moderne visant à tout normer, à tout lisser, à tout numériser, à tout simplifier en quelque sorte.

Une fois codé en O.1, l'humain peut enfin paraître simple, réduit au statut d'objet évalué, on pourrait alors imaginer qu'ainsi on pût avoir raison de lui, l'obliger à marcher au pas, à être heureux, éventuellement contre son gré. Il convient pour cela de corriger quelques erreurs, de transmettre copie de l'AFSEI, d'examiner les FSEI, d'informer le supérieur hiérarchique pour enfin nommer un pilote, procéder à la « transmission copies fiches FSEI et FGEI ». Pourtant qui a lu Schreier en sait un brin sur les méfaits des projets orthétiques.

Chacun peut, à lire les livres d'histoire, se rendre compte que lorsqu'on cherche des solutions à propos des problèmes humains, les plus simples ont quelquefois versé du côté de l'horreur.

Je crains ainsi que sous les dehors policés de la démarche de qualité, voire de la charité à l'égard des plus en difficultés, l'on décharite comme disait Lacan, et que sous les couleurs du progrès les humains ne soient confondus en un seul corps, celui qui préside à la jouissance totalitaire et barbare du grand organisateur.

Je resterai enfin et jusqu'au dernier souffle, résolu comme le sauvage, à réclamer le droit d'être malheureux.

Dr M. GUYADER

**NOUVEAUX
CARTERS
POUR LA
FOLIE**

MAI (S)

Je trouvais du charme à l'air vif
c'était brut, douillet
j' étais maigre et fragile.

Que font les fous le dimanche
à 3 heures du matin,
l'après-midi pareil
c'est une mi-temps plus forte que celle des 12 coups
c'est en creux
le froid comme une mauvaise herbe
les pensées en vague se fracassent sur les rochers
puissants d'une
normalité qui les écrase et les entaille
les brise en écume de cris
les refoule en résistance souveraine et sombre
les pensées en poussière sont domptées
comme tout
comment
tout redevient étal
petits voiliers blancs
soleil plongeant

Que fait le fou quand
finalement
il perd la tête
sa démesure de son jeu à dupe ?
devient-il vieux, cendres avant la mort
ruines ?
quand
évidemment
il ne se fout plus de rien
de lui

Il se sacrifie et CRIE

Léonore Fandol

LES MOUTONS NOIRS DE LA PSYCHIATRIE DE MARCHÉ

Mouvement de grève à l'hôpital psychiatrique d'Auch



Depuis le 14 septembre 2009, le personnel soignant du centre hospitalier spécialisé d'AUCH, qui s'occupe de la prise en charge de secteur psychiatrique de l'ensemble du département, est en grève pour le maintien de moyens suffisants pour exercer ses missions de service public.

En effet, revendiquant un EPRD (état prévisionnel des recettes et des dépenses) en baisse de plusieurs centaines de milliers d'euros, la nouvelle direction s'est attaquée brutalement à un certain nombre d'acquis : gel ou fermeture d'une douzaine de postes de soignants, arrêt de la prise en charge des frais de repas et de déplacement des soignants travaillant dans les CMP périphériques (situés jusqu'à 60 km), politique de restriction, de déqualification et de précarisation des équipes travaillant dans les unités intra-hospitalières... Nous ne dirons rien des méthodes employées pour amener l'ensemble des agents à accepter cette « mise à plat des organisations », méthodes s'apparentant à un « management par la peur » désormais bien documenté. Dans le même temps, plusieurs centaines de milliers d'euros sont débloqués pour améliorer la « sécurité » de l'hôpital, et vont servir essentiellement à rehausser les barrières et clôtures, à étendre l'usage des dispositifs émetteurs-récepteurs de « protection des travailleurs isolés », ainsi qu'à installer une première caméra de vidéo-surveillance...

Depuis un mois donc, les soignants sont entrés en résistance, rassemblant à travers une multitude d'actions toutes les disciplines (et notamment quelques cadres et médecins), syndiqués (CGT, SUD et Union Syndicale de la Psychiatrie) et non-syndiqués : journée de grève hebdomadaire avec paralysie de l'administration et pique-nique géant, actions de sensibilisation du public, des élus, des familles de patients, occupation symbolique du CHS par l'installation, 24 heures sur 24, d'une tente de résistance placée à l'entrée, lieu de rencontre festif (cette tente a été récemment déplacée dans la salle de réunion de l'administration, fraîcheur automnale oblige !).

Cette mobilisation sans précédent du personnel, dont la solidarité et la ferveur à défendre leur outil de travail au service de la population se sont renforcés au fil des jours, a contraint la direction de l'hôpital à des négociations, et à concéder un certain nombre de points : réexamen de la situation des contractuels avec engagement à en embaucher un certain nombre, maintien de la prise en charge des frais de déplacement en CMP... Cependant, après plusieurs heures et deux séances de négociations, un accord n'a pas pu être signé sur la nécessité de préserver un effectif de fonctionnement suffisant dans chaque unité d'hospitalisation, la direction exigeant in extremis que le texte mentionne que cet effectif dépend « des contraintes financières pesant sur l'établissement (EPRD) », les représentants du personnel ont alors accepté de faire référence à ces contraintes financières de la direction, mais en soutenant jusqu'au bout qu'elles « lui sont propres ».

Cette simple locution représente bien un enjeu majeur : accepter de reconnaître le primat de la logique financière sur la logique de soins, accepter que l'EPRD, susceptible d'être révisé chaque année à la baisse, devrait dicter la politique médicale du service public de secteur psychiatrique, c'est accepter une pénurie croissante, l'abandon inéluctable des catégories les plus indésirables et coûteuses de nos patients, au nom d'impératifs gestionnaires de rentabilité. Pire encore, c'est exiger des soignants qu'ils fassent leur, qu'ils intériorisent cette contrainte financière supposée, qu'ils soient co-responsables de décisions économiques

injustes dont l'administration cherche ainsi à se décharger, en les faisant passer faussement pour une réalité supérieure, intangible... On retrouve dans cette intention inavouable les techniques du management par « la responsabilisation des acteurs », justement critiqué par des auteurs comme Christophe Dejours ou Jean-Pierre Le Goff, qui ont comparé l'idéologie du « réalisme économique » néolibéral au nazisme, dans la mesure où il induit également une soumission pathologique de masse...

NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE

Et maintenant ? Bien évidemment, le mouvement continue ! Car nous ne cautions pas cette casse de nos métiers et de notre déontologie (au service du patient et en toute indépendance !), cette perversion gestionnaire et sécuritaire de notre psychiatrie publique, commanditées par un système politico-économique manifestement à bout de souffle, et qui cherche à nous enrôler dans sa folle fuite en avant. Une médiation pourrait être proposée pour sortir de la crise, mais elle reste soumise au bon-vouloir de l'ARS, dont le nouveau directeur vient... de l'industrie des alliages spéciaux. Souhaitons qu'il découvre la formule alchimique qui évitera la transformation des soignants du CHS d'AUCH en moutons bêlants de la psychiatrie de marché !

Collectif des soignants du Centre Hospitalier Spécialisé d' AUCH

Epilogue : Village gaulois, banquet final!

Après 37 jours d'occupation non-violente, le mouvement de grève conduit au Centre Hospitalier Spécialisé d'AUCH s'est achevé le 20 octobre 2009 par la signature d'un protocole d'accord, entre le collectif soignant représenté par l'intersyndicale CGT-SUD-USP et la direction de l'établissement. Sous la supervision d'un conseiller général des établissements de santé désigné comme médiateur par le ministère, ce protocole a avalisé toutes les revendications du collectif, et ce sans condition financière.

Ce succès permet de démontrer que l'unité d'un front intersyndical et interprofessionnel, à travers des actions de « résistance offensive » non-violentes et déterminées, le soutien de la population et de quelques élus, peut encore avoir raison d'une politique de restriction budgétaire, et contrecarrer toutes les intimidations et la désinformation, toute la propagande sécuritaire dont s'entoure celle-ci.

Le collectif restera vigilant à ce que cet accord soit respecté, à l'approche de la mise en place définitive de la loi HPST et de la réforme de l'hospitalisation psychiatrique, le fonctionnement par pôles et par territoires risquant d'entériner une pénurie des moyens soignants savamment préméditée depuis des années, que compenseront avantageusement des dispositifs de contrôle de la bonne santé mentale des populations... Continuons à défendre une psychiatrie publique humaniste et indépendante du pouvoir politico-économique !

QUE LA FOLIE SOIT

Folie ! Folie outragée ! Folie brisée ! Folie martyrisée !

Et puissions nous dire un jour aussi « folie libérée ! » C'est en tout cas à cet objectif de libération que veulent s'employer ces Nouveaux Cahiers de la folie que nous ouvrons aujourd'hui avec vous. Vous tous, les soignés, les soignants sur qui la nuit sécuritaire s'est abattue un triste jour de décembre où celui supposé présider à nos destinées s'est employé à stigmatiser les plus fragiles d'entre tous, les plus vulnérables, les damnés de l'intérieur.

Souvenons-nous du 2 décembre 2008 où Nicolas Sarkozy à l'hôpital d'Antony délivra sa profession de foi en matière de santé mentale, plongeant le personnel dans le plus profond désarroi : des fous il faut se méfier, les fous enfermez !

Prenant comme à son habitude un fait divers -certes dramatique, où un schizophrène avait tué un jeune homme, il énonça les règles du grand retour à l'exclusion des faibles parmi les faibles : les fous, enfermez !

Et il ouvrit ce jour-là la voie royale au déploiement de l'obscurantisme populiste et sécuritaire imposant par le spectre de la peur, le retour au grand enfermement en lieu et place de ce qui fait l'essence même du soin psychiatrique : la parole, l'écoute, la relation humaine.

A l'isolement, les « fous » !

A l'isolement ces êtres « dont la souffrance psychique accable la vie sur un mode tellement inimaginable qu'elle a fait d'eux l'incarnation de l'étrangeté », comme dit le psychiatre Michael Guyader.

Depuis, ce ne sont plus que barreaux qui se dressent, murs qui s'érigent, vidéos qui surveillent, chambres qui isolent et ceintures qui contentionnent.

Des milliers d'euros dépensés pour les plans de sécurisations des hôpitaux psychiatriques, mais des milliers d'euros économisés en réduction de postes de soignants et en destruction d'initiatives sectorisées. « On juge l'état d'une société à la manière dont elle traite ses fous » disait le grand désaliéniste Lucien Bonnafé. Alors bien mal en point sommes nous tous.

Sauf là, où ça résiste. Car ça résiste.

Ici aux injonctions sécuritaires et protocoles aveuglement appliqués, ici à la construction d'une Unité pour Malades Difficiles, là à la mise en cause de moyens mis pour pouvoir soigner les malades hors les murs, là encore pour sauvegarder des postes de soignants....

Les Nouveaux Cahiers pour la folie veulent avoir pour fonction de faire remonter et de mettre en pleine lumière toutes les résistances au quotidien de quelque instance soignante qu'elles proviennent. Faites nous parvenir tous ces savoir faire, toutes ces intelligences relationnelles, mais aussi « tout ce potentiel soignant du peuple » comme disait Bonnafé

qui ne se laissera pas dicter et protocoliser ses actions par des experts qui ne voient le monde qu'au bout de leur peur, de leurs chiffres et de la rentabilité.

Que les bouches s'ouvrent, de ceux qui résistent pour pouvoir encore dire les mots qui apaisent, les regards qui écoutent, pour sauvegarder tous ces moments du lien, non évaluables, non comptables qui font le sel du soin et jamais n'entreront dans aucun protocole de la pensée néo-libérale.

« Quelle hospitalité pour la folie » ?

Ce fut la question posée lors d'un meeting organisé par le Collectif des 39. Nous la reprenons à notre compte pour ouvrir avec vous ces Nouveaux Cahiers pour la folie.

Que vous soyez soignants, soignés, nous attendons de vous, tout ce qui résiste pour restituer à la folie toute sa dimension humaine. Que la folie soit et qu'elle résiste ! Non pas en l'enfermant, mais en lui donnant le droit d'exister et d'être soignée dignement, autrement que par ce protocole déshumanisé, punitif, que l'on veut désormais lui appliquer.

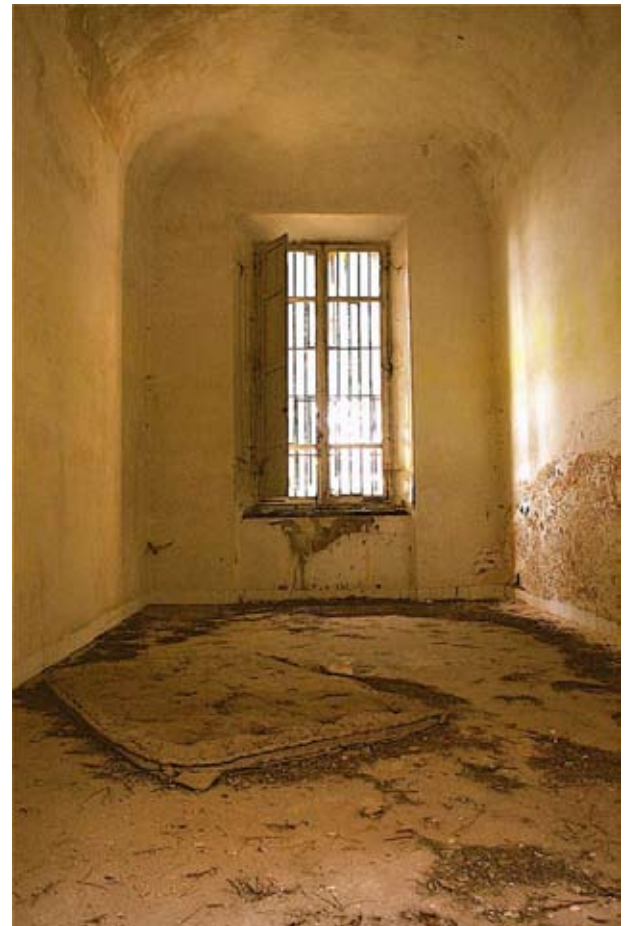
Que la folie soit, en donnant à ceux qui la vivent et la soignent, matière à libérer la richesse dont ils sont tous porteurs.



L'hôpital de Volterra.

Même si depuis longtemps la Toscane s'était employée à développer un travail psychiatrique en réseaux, lorsque la loi 180, dite Loi Franco Basaglia, décrétant la fermeture des hôpitaux psychiatriques en Italie, fut votée, l'hôpital de Volterra fut soudainement abandonné. Accueillie de façon très contrastée, dans un contexte politique particulièrement trouble, (on venait de découvrir le corps d'Aldo Moro assassiné par les brigades rouges), cette Loi fut appliquée, avec plus ou moins de zèle selon la coloration politique des diverses Régions.

Aujourd'hui, 30 ans après sa fermeture, alors que les toits des pavillons s'effondrent et que la végétation rapidement recouvre ce qui ne fut peut-être qu'une utopie, parcourir les couloirs, cellules et salles laisse cette impression étrange que ces murs bruissent encore des voix et rumeurs qui, un temps, les contint.»



© Photos:
Patrick Faugeras

NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE



mail



24/11/2009 20:13

Je suis infirmier dans un CHS en Savoie. Je m'intéresse depuis longtemps aux questions sécuritaires liées au sanitaire et social. Aujourd'hui j'ai envie de créer du lien avec les usagers, les patients, les professionnels de ces domaines car je ne peux plus supporter le quotidien trop fade de la relation soignante aseptisée et gestionnaire du moindre risque social. Pour faire simple je rêve d'organisations alternatives à ce qui existe désormais dans ces domaines, censés être «humanisés».

Je ne sais pas par quel moyen (même si j'ai des idées) mais j'aimerais participer à la création, à l'organisation de ripostes face à ce pouvoir sans fin de la gestion et du sécuritaire.

Alors, si vous pouvez, si nous pouvons, nous soutenir et nous entraider dans cette démarche, je suis des nôtres...

NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE

TIME IS OUT OF JOINT

Tu psalmodies d'outre-raison l'enchevêtrement discontinu des terreurs
et des temps qui t'habitent
tels qu'ils s'agitent, s'entrechoquent dans nos rêves lorsque nous nous laissons emporter
par la réminiscence de nos souffrances et de nos révoltes.
Ta violence m'interpelle dans mes rêves: la violence que tu dis,
que tu cries qui t'est faite chaque fois que je passe devant la porte de ta chambre fermée
et que tout se cogne dans ma tête. Cris douloureux. Gestes déchirés, arrachés.
Avorteuse du refoulement,
tu te veux la mémoire anéantissant du monde. Tu es mémoire, condensation de générations,
réceptacle de toutes les représentations qui s'inscrivent dans la chair
au temps d'avant la symbolisation.

Ils cherchent sur leurs fiches le nom de ta maladie.
Elle s'appelle anachronie, répétition spectrale,
discordance des temps. Qui es-tu Jeanne Azilé, enchaînée à une histoire
que tu sembles condamnée
à répéter? A perpétuité. Comment parler de ce passé passé, mais toujours là,
aussi actuel qu'éternisé?
Comment conjuguer au présent le passé? Si l'histoire est résurrection des temps, la tienne
est un disque rayé. Que cherches-tu à faire exister, gardienne infatigable de la mémoire?
Histoire familiale, institutionnelle
et mondiale, tu veilles sur la vérité retranchée. Tu rappelles la psychiatrie à son histoire.

Te souviens-tu, c'était il y a trente ans lors de ta première hospitalisation, déjà tu venais
de l'Hôpital Robert Debré où tu te retrouves tout près aujourd'hui.
Tu as seize ans. Ton premier suicide manqué.
Tu t'es jetée, écrasée dans le vide comme on saute d'une falaise.
Ils disent que vous vous êtes disputés
ton frère et toi. Ils disent que tu es instable, fragile, lunatique. Mais toi seule sais la vérité.
Ce père qui te battait à n'en plus pouvoir. Ce père qui vous frappait ta mère et toi.
Serais-tu passée par la fenêtre pour empêcher qu'il ne la tue? A dix ans déjà,
une histoire d'inceste.
Tu n'as plus pu lui échapper.

**NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE**

Ils disent qu'ils vont te renvoyer à l'hôpital. Ils disent qu'ils ne vont plus pouvoir te garder.
Tu sais qu'ils disent vrai. Je vais te tuer. On va t'enfermer. A l'asile des fous.
Dans la maison des aliénés.
Ils ne voulaient pas de toi. Ils t'ont battue parce que tu étais malade.
Toute la violence s'abat sur toi.
Farouche, obstinée, n'auras-tu de cesse de déchaîner les foudres ancestrales?
Et de ton enfance difficile, des atteintes somatiques, des troubles neurologiques,
des douleurs abdominales et intestinales, du rachitisme, n'as-tu jamais rien dit?
Nulle autre trace que ton corps décharné, presque sans sexe ni âge.
Ton seul délire s'imprime à même
ta chair. Angoisses Corporelles intenses. Tu ne peux plus aller vers eux. Tu pars de morceaux
en lambeaux. Tu n'entends que ceux qui passent par ton corps.
Ton corps se déchire aux points cardinaux de l'horizon.
Tu ne parviens pas à conjuguer l'espace. Encore moins à décliner le temps.
Mettrais-tu en scène
par ce corps sans limite ni unité, ta radicale impossibilité à être au monde?
Eparpillés devant toi les temps de ton histoire comme les morceaux de ton corps.
Tu as perdu la matière comme la forme, le point de rassemblement entre les parties
et la totalité. En renonçant à habiter ton corps propre en une image unifiée
entends-tu signifier la difficulté à entrer dans ton histoire?

1989, Maison Blanche. Ta mère hospitalisée pour un épisode confusionnel délirant suite à un éthylisme chronique.

1993, Maison Blanche. Ton père hospitalisé pour ivresse pathologique et violence envers sa femme.

1998, Maison Blanche. Ton frère Didier meurt d'une « fausse route ».

Mais toi, n'as-tu jamais trouvé le chemin pour t'évader? La psychiatrie te fait horreur. Saint-Herold, l'enfer. Sainte-Anne: de vrais fous; on les attache. Maison Blanche, trente ans d'éternelle répétition. Quelle folle histoire incestuelle, familiale-institutionnelle, joues-tu avec la psychiatrie?

Quel vécu d'abandon te pousse à toujours y revenir? Quelle violence insymbolisable t'empêche de prendre une place qui ne soit toute la place?

Pendant combien de temps encore le jeu du rejet et de la fascination?

Tu dois risquer ta vie pour la gagner. Tu dois mourir avant de renaître. 2002 et quelques séries échouées, répétées d'électro-chocs. Abandonnées.

La vie, dis-tu, nuit gravement à la santé.

Les convulsions de la mort n'en finissent pas de s'agiter comme si tu cherchais à la faire agoniser.

Tes angoisses disséquantes de mort. Ils parlent d'hallucinations. Ce frère que tu as déterré?

Les cendres de tes parents dans le bac à fleurs, près du bureau des infirmiers?

Dis-moi quelle langue pour cette mort qui n'en finit pas de venir jusqu'au jour.

As-tu seulement pris la mesure de la désintringation des pulsions qui te porte à cette intolérable répétition? Ton histoire convoque une mémoire sans anamnèse, un passé qui n'en finit pas de ne pas passer et revient, comme le réel, chaque jour à la même place.

Combien de temps encore cet inoubliable?

L'avenir ne peut pourtant pas être qu'aux fantômes. Le temps, il est vrai, est désarticulé, disloqué, déboîté, détraqué, hors de ses gonds, disait déjà Hamlet. « The time is out of joint...

o cursed spite/ that even, I was born to set it right. »

Serait-ce le tort tragique fait à ta naissance?

Fallait-il que tu sois née pour remettre le monde, l'histoire, le temps même à l'endroit?

Tu vis dans l'intemporalité d'un temps par-delà le refoulement.

Tu vis un présent unheimlich hanté par les revenants, revenant lui-même témoigner de ce qui fut retranché, exclu de la parole.

Etranges, inquiétantes, les dates de ton histoire commémorent en une seule fois un essaim discontinu

d'événements, au mépris de toute chronologie. Ce qui peut revenir revient pourtant, non plus seulement dans la mémoire, comme tout souvenir, mais aussi à la même date dans les spasmes de ton corps disloqué.

NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE

mail

Bonjour,

J'ai retenu qu'on pouvait vous écrire et vous faire part de notre résistance. Je dois dire que dans le milieu où je me trouve à Pau, je me sens assez isolée ou je n'ai pas rencontré les bonnes personnes. J'ai écrit des textes qui sont des portraits "de folie" et j'ai travaillé avec un peintre. Avec ma troupe de théâtre, nous avons monté une pièce sur la folie, en y intégrant quelques textes et nous essayons de la jouer. Voir la folie autrement, toute proche de nous sans qu'elle nous effraye.

Avec tout mon soutien,

Dans quelle langue le même temps pour dire le futur et le passé?
Dans quelle langue le même mot pour dire le contraire et sa négation?
Tu n'es plus qu'un présent dilaté que rien ne peut combler.
Tu confonds les personnes et les temps. Tu négliges leur concordance.
Tu cherches le nom de l'innommable. Le mot qui manque. Tu es la pièce
qui manque. La pièce qui manque est une pièce de trop.
Mais peut-être cherches-tu encore à inscrire dans l'histoire, la tienne,
celle de tes prents, celle de l'institution, des morceaux de temps arrachés,
déliés de la chaîne signifiante.

Peut-être cherches-tu obstinément à remettre en marche le temps.
Peut-être rejeues-tu dans un infiniment éternel présent la tragédie qui présida à ta naissance
comme pour tenter de la représenter et de t'en débarrasser.
Alors seulement serait-il possible de la conjuguer au passé?

Vous avez fabriqué le temps de l'oubli. Vous avez ajouté des temps pour être sûrs
de ne pas vous souvenir. Vous vous bouchiez les oreilles avec de l'imparfait.
Vous dites c'est du passé, cela passera.
Tu as fait de ton corps la mémoire d'une lutte à mort. La mémoire d'une horreur que rien ne peut calmer.
La mémoire d'une souffrance qui ne peut plus cesser.
Tu redeviens toute petite dans son ventre.
Depuis si longtemps qu'elle veut t'étouffer.
Ta mère-la-mort. Depuis tant d'années que vous luttez l'une contre l'autre.
Depuis tant d'années qu'elle t'étouffe, te rejette en elle. Tu t'abandonnes.
Tu régresses en elle.
Et dans ton ventre, n'entends-tu pas les derniers tressaillements de ton enfant?
Le viol d'un assistant social, non maternel celui-là. Dans ton ventre un meurtre. Tu étouffes ton enfant.
Ils parlent de délire de grossesse. Ils disent l'enfant est mort. Comme si tu ne savais pas
que dans vos ventres gestants vous luttiez à mort
et receviez la folie en héritage.
Comme si tu ne savais que les enfants qu'ils ont mis dans ton ventre,
tu les avais à ton tour étouffés. Tu dis le ventre des femmes et parle des blessures
que tout un chacune s'épuise vainement à cautériser pour mieux les oublier.

Parfois tu deviens deux puis trois.
Tu parles à ta sœur jumelle qui vit dans une autre maison,
blanche elle aussi. Jeanne la morte, Jeanne la gentille, Jeanne la méchante.
Tu es plusieurs. Ils disent que c'est une maladie. Ils lui donnent un nom:
schizophrénie-autisme-hystérie.
Ils veulent te guérir. De quoi au juste? La réalité, la seule réalité, la réalité objective.
Le je impossible à trouver qui te rend folle. Le je et le moi par erreur.
Dans quelle langue les mots signifient-ils aussi leur contraire?
Tu es ensemble toi et elle. Vous êtes une.
Elle ne t'étouffe que si tu es autre qu'elle. Si tu disparaissais en elle, tu survivrais.
Si tu résistes, elle te tue.
Ils ont changé vos histoires, mais ils n'ont pu tuer votre mémoire.
Alors tu bois, tu manges, tu avales: emballages, chaussette, couche-culotte pour les détruire en toi.
Est-ce ainsi que tu te charges
de toutes ces disparitions qui n'ont pu être élaborées?
Tu les tues, tu te tues.

2008, une fausse route, quelques dix ans après celle où ton frère, au même endroit, a trouvé la mort.
Etrangement ton autre frère se déplace. L'idée de ta mort?
L'espoir qu'il dépose en toi de ta mort? Mais tu n'y parviens pas,
quelque chose résiste en toi.
Quelque chose au fond de ta folie
ne capitule pas. Le Temps dévore ses enfants. Mais un toujours échappe.

Un enfant résiste.
Tu abois le jour. Tu hurles la nuit. Tu deviens la muraille. Aveugle. Sourde. Muette. Le déchet. La folle.
Les yeux clos. La mutité. Les cris. Le refus.
Je ne sais quoi qui refuse de céder et qui survit
dans le désastre. A l'abri des crises. A l'abri de ton corps brisé.

Ton corps comme un boulet qu'ils ont approprié. Ils en ont fait leur chose,
leur objet : les couches,
le change. Ils se sont emparés de ton corps. Ils l'ont enfermé dans la cellule des condamnés à mort.
Ils l'appellent chambre d'isolement, chambre de réadaptation à la normalité.

A la vie.
Ils disent que tu es encore jeune. Mais ils t'enferment vive.
L'enfermement qui accroît la régression
qui accroît l'isolement. Le placement en H.D.T. au mépris du droit.
Et de ta liberté : volée ? Envolée ? Vous m'emmenez, vous m'emmenez. Tu gémis
comme on hurle à la mort. Et tu casses et tu frappes et tu cries.
Les murs de ta chambre se couvrent-ils
des monstres de ta psyché ? De ceux d'une histoire très ancienne ?
Le rejet, le mensonge, la violence, la haine, le vide. Le manque d'amour.

NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE

De ce que nous avons décidé pour toi, rien n'a été tenu.
Ils questionnent ta place, l'espace.
Ils parlent d'inadaptation du service. Ils parlent de difficulté pour les équipes.
Et c'est déjà t'exclure.
Serait-ce comme le remarquait Monsieur H., ton compagnon d'infortune,
qu'il y a deux écoles ici à l'hôpital ? Celle où l'on vous laisse vivre persécuté.
Celle où vous êtes guéri et mort au-dedans.
Mais voilà, tu ne confonds pas la mort et la non-vie.
Peut-être refuses-tu de retourner
parmi les non-vivants. Car ils nient la mort. Tu exhumas la mort des archives de notre collectif
désastre. Qui sont-ils ceux qui disent que tu es folle ? Qu'ont-ils fait de leur vie,
ceux-là qui disent que tu es malade ? Qui sont-ils ceux qui choisissent dans ce que tu as à dire
pour n'entendre que ce qu'ils peuvent supporter ? Qu'avons-nous fait des souvenirs de nos dix ans ?
Qu'avons-nous fait de nos promesses et de nos serments d'amour ? Qu'avons-nous fait
de notre désir de vérité ? Et de ton corps abandonné, qu'avons-nous fait ?

Il y va de notre désir, celui sur lequel nous avons cédé, dans cette prise en charge.
Mais ton désir de vivre est aussi fort que ton désir de mort.
Comment parviens-tu au même instant à susciter et à annuler notre commun travail ?
Qu'est-ce qui s'effondre quand quelque chose allait aboutir ? Que cherches-tu à détruire en toute per-
sonne qui tente de t'aider ? Je vais te casser, hurlais-tu à celle fidèle que tu tentais d'étrangler.
Tu décides de parler, tu choisis le mutisme,
ta violence est adressée.

Cette intentionnalité désespérée, qu'elle te soit ici restituée.
Est-ce l'expression de ton gouffre intérieur, de ta détresse portée au vu et au su de tous ?
Penses-tu que ce désastre n'en vaut plus la peine ? Dis, n'y a-t-il que de la mort et de l'enfermement
pour que tu t'acharnes à faire le vide autour de toi ? Comme si ce vide n'était pas la vie-même ?
Comme si la vie n'était pas intermittente. Comme si la pensée elle-même...
Comme si ce n'était pas par cette béance que commençait la vie.
Comme si la maison que nous reconstruisons chaque jour
n'allait pas être engloutie par la falaise.
Mais voilà. Tu nous échappes. Ils t'ont enfermée pour que tu
deviennes une morte. Mais tu es une survivante.
Tu nous échappes.
La mer rompt les digues où ils l'ont enfermée.

ALERTE DE TEMPÊTE SUR LA PSYCHIATRE

MÉTHODE DE VISITE DE DISCRÉDITATION, RÉFÉRENTIEL N°39

Chers collègues concernés par la psychiatrie,

Depuis peu, une tempête ravage le littoral de nos pratiques. Beaucoup d'inventivité et d'initiatives singulières sont emportées vers le large. Plusieurs morts ont été dénombrés dans nos services. Les vents violents qui annoncent la tempête seraient appelés « visites de certification ». Certaines sont surnommées « V2 », d'autres « V2010 », selon la force des bourrasques. Des arbres aux racines profondes commencent à se déraciner tombant sur patients et soignants, blessant gravement les premiers, déprimant gravement les seconds qui se sentant cerner se replient en attendant l'accalmie. Et pourtant, il nous est annoncé une intensification des vents violents.

L'œil du cyclone a été baptisé « Haute Autorité de Santé ». Née dans une région proche du Gulf Stream qui se fait appelé « pragmatisme », la tornade HAS est considérée – à tort - par les satellites comme un anticyclone apportant un vent chaud. Selon nos informations récentes, cette hypothèse a été remise en cause par les experts des soins psychiques qui la considèrent comme une authentique tornade. Nous avons retrouvés la trace de ces informations erronées. Elles sont colportées par des « experts-certificateurs » spécialisés en « évaluation ». Leurs cartes météo, appelées « protocoles » ne témoignent en aucun cas de la réalité que décrivent nos correspondants sur place. Par ailleurs, la visite de ces faussaires s'est le plus souvent traduite par la destruction des endroits visités, alors même que certains avaient mis en place des dispositions pour prévenir toute catastrophe sanitaire. Les annonces qui nous parviennent tous les jours sont concordantes, le cyclone emporte les savoir-faire et ne laisse en place que les techniques mécanisées.

Certains témoins des premiers vents violents dans le sud de la France nous signalent que l'œil du cyclone - via ses faux experts - demande si les patients sont informés pour « les dons d'organes », si une certaine quantité minimale de solution « hydro-alcoolique » est utilisée dans les services... Toute réponse négative est instantanément transmise par satellites aux ARS (agences régionales de santé) qui mettent la zone en quarantaine afin de la décontaminer et ferment les structures « non-conformes ».



© Roman Gigou

D'autres éléments inquiétants nous sont rapportés :

- Dans un hôpital, le comité de lutte contre la douleur doit être amélioré (CLUD), la douleur psychique ne comptant pas dans ces « référentiels ».

- Dans un autre pour améliorer « le circuit du médicament » un système de vidéo surveillance a été installé aux alentours de la pharmacie. Le circuit des soignants n'a pas été abordé, alors qu'il nous est raconté que dans cet hôpital « les médecins se parlent de moins en moins, les infirmiers fuient la plupart des services tout en étant de plus en plus interchangeables « grâce » à la mise en pôles. Nulle mention n'est faite du suivi individualisé des patients. »

- Dans un hôpital de banlieue, les vents violents se sont heurtés aux barrages mis en place par des soignants prévoyants. En prévision de cette tornade, il a été monté un hôpital de carton pâte avec un décorum situé en rase campagne. La tempête s'est précipitée dessus, laissant sain et sauf le lieu réel de soins.

- Dans l'espoir d'éviter la chute des arbres sur les patients, l'hôpital de Montfavet a pris ses dispositions : elle est entourée de hauts murs et par principe de précaution, la direction a coupé tous les arbres.



- Dans un autre hôpital du centre de la France, les patients ont bien été protégés puisque nos observateurs sur place nous signalent que certains ont été enfermés pendant 45 jours dans des chambres spéciales sans objet –pour éviter les blessures – en étant attachés à même le lit pour éviter qu’ils ne s’envolent. Ces précautions se sont avérées payantes puisque ce service a été accrédité avec les honneurs.

- Dans un hôpital de l’ouest de la France, une grille complexe doit être remplie lors de chaque consultation ou entretien en précisant si le patient présente des idées suicidaires (pour probablement éviter qu’il ne se jette, à corps perdu dans l’œil du cyclone...) et autres choses. La levée du secret médical serait à l’origine d’un apaisement du cyclone. Certains professionnels ont préféré voir arriver la tempête plutôt que de rompre ce secret.

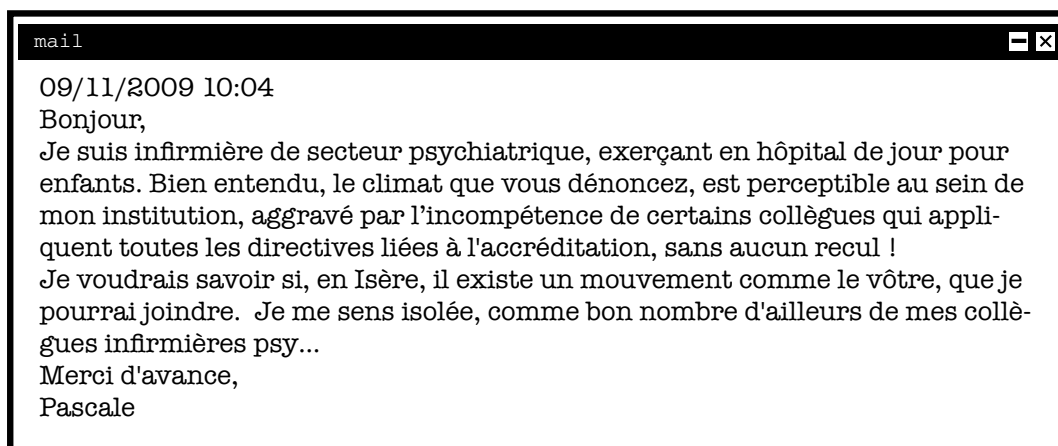
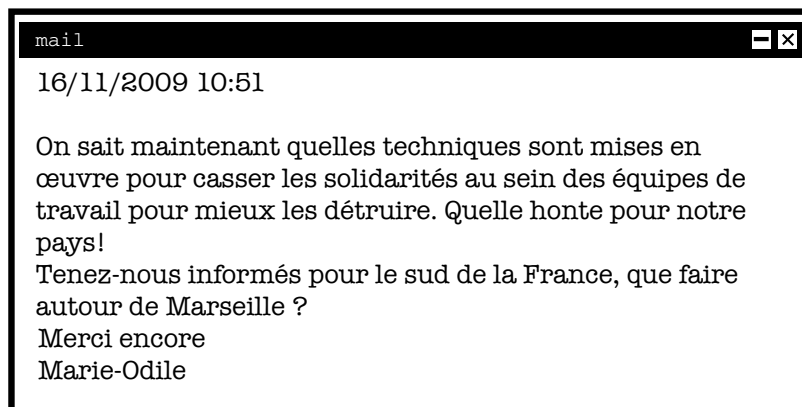
- Pour connaître l’identité des faussaires, vous pouvez vous rendre sur le site d’information permanent mis en place : www.has-sante.fr
Il nous a également été signalé un outil de dépistage des faux experts dont la méthodologie est la suivante : leur présenter des patients et appliquer un langage clinique. Les faux experts ne veulent ni voir les premiers, ni entendre parler le deuxième tandis que les météorologues sérieux en sont friands.

La tempête se nourrissant de l’isolement et de montagnes de papiers, il est important de se serrer les coudes et de fabriquer des faux.

Si vous aussi vous avez vent de ces tempêtes, vous pouvez compléter et mettre à jour ce bulletin météo via l’adresse: [informez resistancepsy@yahoo.fr](mailto:informez.resistancepsy@yahoo.fr)

Un site est spécialement créé pour diffuser ces bulletins :
www.collectifpsychiatrie.org

M. Théo



**NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE**

MON NEZ

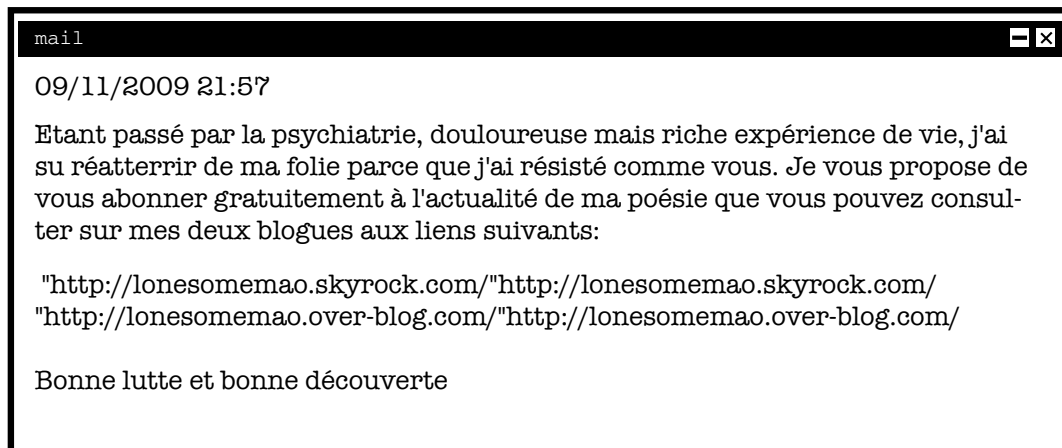
Qui vient à mon nez ? L'évidence manque de densité. Et qui danse ?

Ce qui équivaut à danser.

Mais elle est prude, l'arrogance, qui pense à l'immense arrivée. Les connivences font qu'on balance sa satiété. En société les avalanches font de vieilles branches désarmées. Qu'importe l'âge quand le bagage n'est pas porté. L'accueil de l'œil qu'on le veuille ou point, de mesure physique reste incertain.

Et c'est paralytique que vient le besoin,
c'est analytique qu'il brille dans le coin. Charmant échange artificieux et facile,
de la rencontre de deux artificieux débiles. Le débit est fallacieux,
le fallût-il plus tranquille ? Le tout-puissant le tout-précieux, toutefois, horripile.
C'est ainsi que naissent à face ou pile, les terriens curieux de cette fange fertile.

C'est ainsi qu'ils meurent ou qu'ils s'exercent
ou qu'ils conversent, le résultat, au mieux, fait des lauréats. Ah chère, indispensable
et délicieuse tendresse, tu nous viens des cieux. Comme il est difficile de nommer
cette nuance, qui nous rend délicats et affreux par avance ! Subtil textile d'imbéciles
gens vils, dans la ville obscure, tendresse, te reconnaîtront-ils ?



**Le nectar de mon existence
né,
à chaque instant
d'un essaim, sans queue ni tête.
Laborieusement,
j'ai cherché la reine
de ce désespoir
qui anime ma foi
en moi-même.
J'ai cru que la perdition
de mon projet,
aurait fait naître
un avenir nouveau.
La seule chose que je dis,
c'est quand on l'a perdue
que l'on sait ce que c'est.**

...LIBERTE.

Michel Duyrat.

**NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE**

INTERVIEW

Des mots.
Que dire de plus
que ce qui est déjà écrit dans nos veines
d'où j'extirpe douloureusement mes mots.

Des mots.
Des mots pour la souffrance; des mots pour l'indicible.
Des mots posés comme une écharpe sur le cri
pour qu'il ne prenne pas froid.

Des mots vendus à la criée au bout de la jetée,
là où palpitent des navires prêts à fendre l'écume
au dessus des abysses.

Des mots pour la tendresse dont nous habillons nos sourires édentés,
des mots pour la survie et l'amitié.
Des mots pour que l'espoir ne s'habille plus d'un préfixe.
Des mots pour le partage tranché avec le couteau de l'amitié.
Des mots pour ne plus surfer sur l'illusion du radieux à venir.
Des mots pour le rafiot que nous berçons en chantonnant.

Des mots pour la mort
qui habite les âmes des forçats de la sensibilité,
des mots poursuivis par la chaleur qui bouillonne
et étouffe les rêves d'enfants.
Des mots posés sur le vide,
des mots qui accrochent des regards émeraude
pour noyer la mer,
des mots qui cheminent sur le bord jamais recousu de la cicatrice,
des mots pour briser le silence
blanc comme le linceul des compagnons disparus,
ces forçats silencieux.

Des mots pour des futurs enfin inconditionnels,
des mots pour tendre des moignons d'espoir vers le soleil.

Des mots au rythme infernal de roulements de train
sur les rails des condamnés à la blanche,
des mots à l'arme blanche
pour supporter
la fraternité des fusillés fauchés en 36
en 36
et le coup de grâce aux trahis de 38
de 38

Des mots pour l'espoir espagnol
qui ploie sous la muleta,
Des mots pour l'attente de Manuel de Falla.

Des mots pour l'attente
du passeur, des mots
au delà du silence
du maquis nocturne,

Des mots comme des crochets de musique
suspendus aux étoiles de nos nuits.

Des mots pour l'intime, exposé, froid,
emmuré par l'insupportable des autres,
des mots écorchés aux fils barbelés des cicatrices,
des mots de désir échoués sur les récifs,
des mots comme des peaux retournées au bord salé
des larmes,

des mots brisants comme l'éclat de rire
d'une feuille d'humour glissée à la commissure des lèvres
d'une vague de désirs flottant mollement
sur les rides du temps.

Des mots pour la solitude qui navigue sur ses noyés,
des mots des soirs d'ivresse quand l'écume glisse entre les doigts
trop longs de l'âme fendue au dessus des abysses,
des mots à la marge pour les cormorans
qui courent après les notes du vent
et des corps mourants poursuivis par le cri du croque-notes.

Des mots pour des trous sans bord
des mots pour toi qui sais dans ta chair
la blessure du soleil
et le visage desquamé par l'acide,
des mots extirpés de la haine,
des mots contre le mortel ennui.

Des mots pour mettre des guirlandes au silence des taiseux,
vertige sans oubli du buveur d'âme
accroché au dessus du vif.

Des mots d'humour, éclats de survivre,
soupir du mourir.

Des mots pour teindre les poumons
des nuits brisées,
des mots pour la fraîcheur du crépuscule
qui fond sur le sable chaud.

Des mots pour survivre,
des mots de marge,
blottis entre cendres noires et braises rouges.

AU JOURNAL DE FRANCE 2

Ce jour là, j'ai bien crû que je perdais mon self-control. C'était un vendredi je crois. Quelqu'un avait été poussé contre une rame du RER A.

Non pas que ce n'était pas triste et déplorable en soi. Non, c'était la façon dont cet événement avait été traité par les journaux d'information qui m'avait mis hors de moi.

On apprenait avant même la fin de l'enquête policière que la majorité des 'pousseurs' sont schizophrènes paranoïdes.

Le couperet était tombé.

Les commentaires sur les sites d'information des quotidiens s'amoncelaient :

«Faut enfermer les cinglés» «Et puis on va lui trouver des circonstances atténuantes et il va être jugé irresponsable encore !»

J'en oublie plein, des plus déplacés et non-éclairés encore.

Le journal de France 2 reprenait l'information, l'étude sur les pousseurs et la schizophrénie, un journal à une heure de grande écoute : ça a été la goutte d'eau de trop.

J'en fais part dépit et en colère à mes proches : mes parents, qui comprennent il me semble mais restent calme (ils sont vraiment patients avec moi).

Puis tout ceci se transforme en angoisse, peut-être un trop plein de sensibilité, peut-être du dégoût je n'en sais rien.

Toujours est-il que cela fait mal d'être catalogué comme potentiel danger pour la société, cela me fait peur d'être un jour enfermé si les conditions pour les «fous» se durcissent alors que l'enfermement l'on y est déjà contraint par notre situation.

Enfermement par la souffrance, entre autre et parce que la société, une partie, n'accepte pas la différence, la nôtre, entre autre.

Est-ce normal d'avoir peur de l'hôpital psychiatrique alors qu'il est censé nous soigner, nous rassurer lorsque l'on est en crise ?

J'ai heureusement pu en discuter avec S. d'une association sociale d'accompagnement, S. qui partage mon sentiment. Qui me parle des restrictions de budget en psychiatrie, restrictions qui de toute façon crèvent les yeux quand on a été hospitalisé en HP.

Je ne sais pas comment finir ce paragraphe. Les sentiments s'entremêlent. J'ai peur oui mais de la peur distillée un peu partout, et du discours ambiant qui se veut sécuritaire mais qui paradoxalement produit de l'insécurité.

N'est-ce pas étrange d'avoir peur de gens qui ont peur de la folie ? Sans doute que cette peur est le fruit de quelque chose qui cloche en France en 2010.

Cela va t-il continuer ?

Un fou parmi tant d'autres

**NOUVEAUX
CARIERS
POUR LA
FOLIE**

NOUS LES GENS DE PEU

Nous les gens de peu,
nous les alcooliques du cariveau,
nous coupons les télé
nous augmentons le son
des steppes où nous n'avons plus
le droit à l'oubli.

Nous,
nous érigeons le droit au bonheur
celui qui exige le courage d'être
la force nécessaire
pour être parmi vous
parmi nous,
là où la douleur clapote dans le cri
marée noire à l'écume des mots et des cris
flots qui dessèchent l'écrit,
les cris là où s'échoue l'âme de l'innocence

Nous,
Nous, dans le silence étouffé,
Nous, aux cris sans son
Nous, aux hurlements sans voix,

Nous, les gens emmurés de la nécropole
nous, les surfeurs des frontières
nous, les destroyers de la peur,
nous accrochons le masque de l'enfance
avec le fil du suicide
au mur des rédemptions

Nous,
Nous les gens de peu,
Nous les débordés du trop plein,
nous les dégoûtés du trop peu,
nous,
dont le vomi gicle sur le plastron des certitudes,
nous cousons la cicatrice sur le silence
de la gangue drapant la mort d'une écharpe
de tendresse,
nous
les gens à l'anus de l'âme violé,
nous
les alcooliques aux tuméfactions marquées au feu violet,
nous vibrons au grinçant de l'archer sur le violon
qui crie le parcours du fond à la guérison,
nous,
au cul gay
nous
au sexe en bandoulière
à l'épaule des amours échouées,
nous,
dérision de l'hyménée,

nous accrochons la flèche à l'arc de la tendresse
nous accrochons le sourire au crissant de l'humour,
nous accrochons des accroche-cœurs
au sourire de la mort.

Nous, les gens aux dents gâtés,
nous les alcooliques au sourire miné,
nous aux rides encrassées par l'accélération du temps
filant vers sa mort,
nous aux pages du désespoir mitées
par les vers sans poésie,
nous accrochons des notes sur les portées
où luit l'espoir dans le miroir des regards,

nous les gens des mots décousus
nous les alcooliques de la poésie écorchée

nous accrochons des lunettes de soleil
au cul vide des bouteilles sans étoile,
nous éteignons les étoiles pour que les araignées
cessent de se suspendre au mur de nos nuits
blanches comme la froideur du cadavre,
raides comme les colonnes vides
de nos comptes en banque.

Nous accrochons le souffle de la déraison
aux armes des navires qui nous arraisonnent,
là au cœur des nuits d'urgence
dans les hôpitaux où l'on refuse
les blessures de l'âme
derrière les portes sécurisées
des urgences, là où l'on récuse
les délires des sacrifiés
à l'autel des alcooliers.

Nous, la sueur perlant au foie,
nous descendons de nos croix;
Nous, les mains moites de l'angoisse
séchée au bal des Titanic,
nous tendons nos moignons de vie
vers la chaleur du soleil
et la tendresse des vagues
qui caressent nos corps usés,
nos langues râpées
aux feux des désillusions.

Nous, nous tendons
nos couvertures sans trames
au bercement du hamac
où git, dans son dernier sommeil,
l'accolade de la solidarité.

Le parcours,
notre parcours,
du déclic à la nouvelle naissance,
passe par les méandres du caniveau

les flatulences des commissariats,
l'indifférence des bien assis dans leur corps,
les amours lacérés par les éclats de verre,
les enfants qui s'éloignent à l'horizon
les espoirs noyés dans les vidanges,

Le parcours,
notre parcours,

c'est, dans la froideur d'une nuit sans étoile,
à l'ombre d'une danse macabre,
la déchéance qui enlace l'humiliation
sur un rythme désaccordé.

Aux rivages des caniveaux,
le sort fait son tri et laisse
le dense des sens, la lie à la mort.
Peu, parmi les gens de si peu,
ces alcooliques du caniveau,
sortiront vivant de ces rivages,
de ces paysages où l'inerte
a plombé l'espoir.

Nous,
nous savons aux tréfonds de nos tripes,
notre divorce d'avec le bonheur,
et nous surnageons dans les décombres de l'hécatombe,
nous fleurissons les tombes de nos amitiés séchées.

Tous, n'oublions pas.
Parmi nous, parmi vous,
nous, c'est vous.

DOCUMENTS : OBSERVATIONS MEDICALES

Mme A entrée le 10.3.1937 : certificat de 24 heures : « mélancolie anxieuse, accès survenu après le décès d'un enfant et la mort accidentelle du mari. Concentration douloureuse, mutisme presque complet, paraît présenter des idées de suicide ».

10.3.1937 - calme, propre, a bien dormi.
11.3.1937 - calme, propre, a bien dormi.
12.3.1937 - calme, propre, a bien dormi.
13.3.1937 - calme, propre, a bien dormi.
14.3.1937 - calme, propre, a bien dormi.
15.3.1937 - calme, propre, a bien dormi.
16.3.1937 - calme, propre, a bien dormi.
17.3.1937 - calme, propre, a bien dormi.
18.3.1937 - calme, propre, a bien dormi.
19.3.1937 - calme, propre, a bien dormi.
20.3.1937 - calme, propre, a bien dormi.
21.3.1937 - calme, propre, a bien dormi.
22.3.1937 - calme, propre, a bien dormi.
23.3.1937 - calme, propre, a bien dormi.

Pas de certificat de quinzaine. La malade s'est étranglée dans son lit au matin du 24.3.1937 pendant que la sœur écrivait : « résumé de quinzaine : calme, propre, dort bien. »

Extrait des anciens Cahiers pour la Folie

mail

09/11/2009 07:46

Professeur de lettres classiques, je soutiens votre démarche et proteste solennellement contre le "tout-sécuritaire et tout répressif" qui s'installe à grande vitesse dans tous les domaines de la société. J'ajoute que mon âge -canonique- me permet de mesurer avec acuité ces évolutions.

Françoise, 61 ans, 5 enfants, grand-mère, retraitée de l'éducation nationale après 40 ans de travail.

COMMENT FAIRE SORTIR MA FILLE?

NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE

Bonjour !

Je peux témoigner des pratiques en psychiatrie, pour les vivre à travers ma fille. Elle vit toujours en isolement depuis plus d'un an maintenant ; je me suis battue pour avoir des visites, 1 heure, puis 2 heures par semaine, mais le 7 février, m'ayant vu reprocher 10 minutes d'avance pour la visite, j'ai riposté en croyant que c'était une blague, et résultat, pendant 2 mois 1/2, ma fille a de nouveau jamais quitté sa chambre d'isolement, a été contenue durant 3 semaines, et de surcroît, le psy était absent pour 2 mois !!

A son retour, j'ai obtenu que ma fille sorte à nouveau de sa chambre, 1 heure le matin, 1 heure l'après-midi, et il a daigné nous donner 1/2 heure de visite par semaine ?? !!

C'est ainsi que j'ai saisi le juge du Tribunal de grande instance pour pouvoir sortir ma fille de cet isolement. J'ai averti le médecin, qui 3 jours après,

autorisait ENFIN ma fille à pouvoir sortir 1 H le matin, puis 2 H, puis 1 H l'après midi, puis un peu plus ; depuis, elle est très désemparée, n'a plus de repères.

Elle est très courageuse, et malgré ses grandes difficultés pour nous parler et tenir une conversation, elle se bat pour en sortir.

Nous passerons devant le juge prochainement, nous avons demandé de sortir notre fille pour la transférer en clinique, mais le médecin s'y oppose,

déclarant que notre fille ne va pas très bien, et que la clinique est privée !??

De plus, il s'oppose aussi et surtout au fait que nous voulons signer une décharge, puisque c'est moi qui est fait hospitaliser notre fille l'an dernier.

C'est aussi pour cela que j'ai saisi le juge ; mais, je pense "perdre" la partie, car le médecin a déjà déclaré qu'il pensait l'envoyer en UMD !!! Nous sommes effrayés à cette idée, notre fille n'a jamais été violente, ne l'est pas, mais s'il est exact qu'elle ne va pas encore très bien, c'est bel et bien à cause de l'isolement prolongé, c'est en tout cas notre sentiment.

Je suis tout à fait d'accord avec vous, la psy est ignoble ici, au CH, on a en effet trié les gens (4 services), et on maintient en isolement les malades qui "résistent" ..

Il est désespérant de voir que nous pouvons plus sortir notre fille ; avez-vous une idée autre que le juge, lequel semble se ranger du côté médical, n'étant pas médecin, ce que l'on peut en partie comprendre, mais nous ??? Que sommes nous ? Nous sommes pourtant des aidants depuis toujours (18 ans), et notre fille, si elle n'avait pas été agressée, puis volée, ne serait peut être jamais retournée en psy.

Nous sommes impuissants ; nous avons pris un avocat, mais nous savons déjà par son intermédiaire, que le juge ne peut et ne doit pas faire changer notre fille d'établissement, il n'a pas ce pouvoir.

Aussi, comme il ne peut pas nous donner satisfaction en transférant notre fille, nous redoutons qu'elle parte en UMD !!

Nous nous battons, mais nous sommes le pot de terre contre les pots de fer.

Je n'arrive pas non plus à comprendre pourquoi le médecin s'oppose à la sortie de notre fille, alors que l'on est prêt à signer une décharge ; une décharge, cela nous engage !

Et nous ne sommes pas idiots à ne pas penser que si notre fille n'allait pas bien, nous ne devrions pas de nouveau l'hospitaliser, certes, pas dans ce CH.

Merci à vous, et à vous lire !

Jacqueline

09/11/2009 09:49

Votre message vient de tomber sur notre messagerie. Ce petit mot pour vous encourager à RESISTER.

J'apprécie l'importance que vous attachez à donner à tous les actes de résistance individuels et collectifs. A tous ces actes qui ne font pas la une des médias, surtout télévisés, mais qui sont essentiels pour qu'une valeur comme le respect de la dignité de tout homme, femme ou enfant, soit respectée et en particulier les plus fragiles dans lesquels se retrouvent les personnes en situation de maladie ou trouble mental.

NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE



enfant . 11 x 8,5



10 x 13,5

SPECTRES DE LA FÊTE DES FOUS

Que peut la folie ? L'habitude enracinée de faire de la folie une maladie risque de nous rendre à jamais imperméables à cette question. Si du moins nous pouvions assez aimer nos pathologies et nos dérèglements pour en extraire le minimum d'arythmie vitale dont nous avons besoin pour contrecarrer la folle cadence sociale de notre temps ! Si la santé pouvait apprendre à s'éprouver elle-même dans la faiblesse de la maladie ! Notre « santé », – avec toute la pesanteur normative de la nouvelle morale hygiéniste qui imprègne ce mot d'ordre, – est au contraire craintive comme une proie effarouchée, et ne défie sa peur constitutive que dans la réaction extrême, puérile ou suicidaire, des « conduites à risques ». La compassion que nous sommes vulgairement capables d'éprouver à l'égard des grands malades, des handicapés ou des accidentés de la vie est négative, empreinte de bassesse et de condescendance. « Les pauvres ! », « Je dois m'estimer heureux » : à la place de cette fausse sympathie, serons-nous jamais capables d'aimer ce que les malades peuvent, de ressentir la puissance d'exister qui se fait jour dans l'opacité du moindre geste, le rythme démesuré qui perce à travers la répétition morbide la plus stéréotypée[1] ?

La folie n'est pas une maladie, au sens où nous l'entendons et le vivons aujourd'hui. On n'en guérit pas, même si elle nécessite le plus grand soin. Comme Foucault l'a mis en évidence, la folie n'est pas un attribut statique de la nature humaine, elle existe sous des formes historiques variables, relatives au Pouvoir qui l'investit. Avec la montée de l'économie capitaliste, la pauvreté a changé de sens et de valeur, a été déçue de sa gloire terrestre ; à la figure du Fou errant comme pèlerin de l'infini s'est ainsi substituée au cours de l'âge classique celle du vagabond improductif et parasitaire, troublant l'ordre public, et « l'hospitalité qui l'accueille va devenir, dans une nouvelle équivoque, la mesure d'assainissement qui le met hors circuit[2] ». Le pauvre Fou couronné, ceint de l'aura christique de la misère, était en phase avec un Pouvoir souverain qui lui reconnaissait un étrange et erratique droit de cité, et dont il était comme le reflet inversé. La psychiatisation de la folie est le signe et l'instrument d'un nouveau type de Pouvoir, tentaculaire ou arachnéen, aux mailles inextricables, qui se charge de « défendre la société » en disciplinant et en contrôlant les vies. Si, depuis deux siècles, la figure marginale du Fou dangereux a acquis toujours plus de visibilité médiatique, c'est parce qu'elle est définie par le Pouvoir comme limite à sa discipline, à la fois signe manifeste de son échec et point d'appui tactique de tous les contrôles qu'elle permet par contrecoup de justifier sur les formes ordinaires d'anormalité et de déviance. Le comble de l'impudeur politique est atteint quand on voit des dirigeants s'autoriser du sensationnel des faits divers pour étendre la police à toute la société. La nuit sécuritaire n'est pas une nuit noire, elle est transparente comme un palais de cristal panoptique.

Mais la relativité historique de la folie ne contredit cependant pas sa puissance universelle. L'universalité de la folie n'est pas seulement humaine : plutôt qu'une nature pérenne, l'humanité a toujours été une condition instable et précaire, définie par les limites contre lesquelles elle se cognait la tête, toujours au bord du gouffre, ouverte sur des forces du dehors, pulsionnelles et pulsatiles, avec lesquelles les forces en l'homme se composent. Ce que Foucault a appelé la « conscience tragique » de la folie est cette ouverture à un courant de vie souterrain qui traverse la culture. « Loin d'avoir perdu on ne sait quel contact avec la vie, le schizophrène est le plus proche du cœur battant de la réalité, à un point intense qui se confond avec la production du réel[3] ». A travers les strates et les sédimentations successives de la médicalisation et de la judiciarisation, pouvons-nous réinventer une expérience tragique de la folie, qui l'accueille dans son étrangeté irréductible ? Sous quelle forme nouvelle la folie peut-elle habiter notre culture ? Le fait est que notre culture est peu habitée. Comme Marx le disait de l'Europe par

rapport au communisme[4], elle est plutôt hantée par des spectres qui planent sur elle, par des virtualités, réelles sans être actuelles, qu'il nous appartient d'actualiser. Dans sa fébrilité, notre temps est proche d'invoquer malgré lui l'esprit de la vieille Fête des fous. Le quotidien le plus banal de la vie en entreprise n'impose-t-il pas bien des masques, bien des déguisements et des travestissements aux violences sourdes qu'il cultive et intériorise ? On ne peut pas regarder deux minutes un homme pressé ou une femme métronomique passer sur le boulevard à la cadence mécanique de son talon sans être pris de malaise, – ou d'un fou rire. La surface lisse de ces vies neutres et neutralisées est perpétuellement tremblée, sur le point de se déchirer sous la poussée des forces profondes qu'elles contiennent. Du bureau à l'alcôve, dans la stéréotypie du langage et de la sexualité poseuse, les formes d'existence qui nous sont offertes relèvent d'un régime carnavalesque. Derrière chaque masque, on ne trouve jamais qu'un nouveau masque. Mais la fête est triste. L'inquiétante étrangeté s'insinue entre les mailles du pouvoir, s'insinue en chacun d'entre nous. Nous devenons tous des « sujets à risque ». La flambée des suicides dans l'entreprise, comme une soudaine vague de contagion affective, n'est que le symptôme le plus patent de cette porosité de toute la société aux turbulences de la folie qu'elle refoule. On rêverait presque de rituels périodiques dans l'entreprise, où l'on inverserait les rôles de domination pour singer les « ressources humaines » et les licenciements, où l'on anonnerait les mots et les gestes du Pouvoir dans une répétition parodique, où l'on rejouerait le suicide comme psychodrame burlesque, avec des masques comme des fausses barbes et des burqa de mardi-gras. Les sorts, les interjections, les supplications à la manière d'Antonin Artaud remplaceraient les lettres administratives impersonnelles, faisant de l'entreprise un théâtre de la cruauté.

La Fête des fous est le mythe qui peut polariser notre action. Quelle idée inversée et décharnée n'a-t-il pas toujours fallu se faire de la santé, comme dit Nietzsche, pour prendre pitié des fous de Dionysos comme s'il s'agissait de malades purs et simples[5] ! Le fantôme n'est pas qu'un revenant, il est un esprit, doté d'une présence spectrale qui lui est propre. De même, le mythe n'est pas qu'une nostalgie réactionnaire à l'égard d'un passé fantasmé, mais l'image focale qui concentre l'énergie disparate et anarchique de l'action présente. En réalité, comme les démystificateurs humanistes ne manquent pas de le rappeler, les rituels de la Fête des fous au Moyen Âge n'étaient certes pas exempts de violence et de moquerie à l'égard des pauvres diables et des quasimodos qu'on érigeait en papes d'un jour[6]. Le rire des fous était certes abaissé au rang du hennissement de l'âne avec lequel on le mêlait, mais c'était en même temps tout le Pouvoir qui chutait de sa hauteur, tout le système social de domination dont les identités hiérarchiques (noble/vil, sacré/profane, etc.) se troublaient dans la procession carnavalesque outrancière[7]. L'hospitalité institutionnelle des sociétés disciplinaires, malgré sa bonne conscience humaniste, n'a pas été un progrès sans ombre ; elle ne reconnaît plus à la folie aucune extralucidité, aucune parole de vérité, et n'accueille les fous qu'en niant à la folie toute sa puissance. Les thèmes cosmopolitiques dans le délire schizophrénique, races et classes, ne sont pas accidentels ou seulement symboliques ; les noms propres raciaux, comme les noms de Sa Majesté Carnaval, ne se ramènent pas au nom du Père qu'ils ne feraient que représenter, mais sont des effets intensifs et subversifs qui mordent sur le réel. Le refoulement collectif de la lutte des classes ne fait qu'un avec la falsification œdipienne du délire schizo. A mesure qu'elle est plus durement interdite de séjour parmi nous, la folie se met pourtant à hanter plus intensément le champ social tout entier. L'état actuel de la société est métastable, riche d'énergie potentielle pour cristalliser la folie virtuelle qui couve en elle.

On se trompe de cible quand on dénonce une déshumanisation dans le dispositif gestionnaire qui prend aujourd'hui en charge la folie, comme s'il y avait besoin de se réclamer de l'homme pour résister. L'homme moderne mesurable, gérable, managé, fluidifié, flexibilisé, indifférencié, n'est qu'un ultime avatar de l'Homme, – le dernier homme. Dès lors qu'on a séparé l'Homme des forces de vie pour l'ériger en sujet, il était fatal qu'il en vienne un jour à s'objectiver lui-même des pieds à la tête, à se traiter comme

« ressource » disponible, comme la matière contre laquelle il s'était d'abord érigé. A tous ceux qui veulent encore assujettir la folie à l'Homme, enfermer ses potentialités éparses entre les murs de la Subjectivité, à tous ceux qui ne peuvent penser la folie sans l'humaniser, sans penser aussitôt que c'est l'Homme qui s'exprime et qui souffre dans la folie, on ne peut s'opposer qu'en éclatant d'un rire aussi fou à lier que l'amour même, d'un rire dont les éclats s'éparpillent aux quatre vents, cherchant dans le lointain l'écho qui leur permettra de se prolonger et de croître en se répercutant comme le tonnerre dans la montagne[8]. Contre tous les Pouvoirs qui arraisonnent la folie aux formes les plus réactives de l'existence, nous n'avons que la sympathie pour lutter. Sympathie pour la folie ! Sympathie pour les tics, pour les va-et-vient et les circonvolutions, pour les piétinements, les ressassements, les rengaines, sympathie pour les élans qui animent ces répétitions mécaniques dans lesquelles ils s'enlisent, pour tous les rythmes inchoatifs par lesquels une vie s'agence avec les forces du dehors qui la déchirent. Plus on est de fous...

Frédéric Bisson

27 février 2010

[1] Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, PUF, 1968, p.28 : « Soit une répétition nue (comme répétition du Même), par exemple un cérémonial obsessionnel, ou une répétition schizophrénique : ce qu'il y a de mécanique dans la répétition, l'élément d'action apparemment répété, sert de couverture pour une répétition plus profonde, qui se joue dans une autre dimension, verticalité secrète où les rôles et les masques s'alimentent à l'instinct de mort ».

[2] Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard, 1972, p.89.

[3] Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe*, p.104.

[4] Marx, *Manifeste* : « Un spectre hante l'Europe : le spectre du communisme ». Voir Jacques Derrida, *Spectres de Marx*.

[5] Nietzsche, *La naissance de la tragédie*, §1 : « Il y a des hommes qui par manque d'expérience ou par stupidité se détournent de tels phénomènes comme de « maladies populaires », avec des sarcasmes ou des airs de pitié, tout remplis qu'ils sont du sentiment de leur propre santé : les malheureux, ils ne soupçonnent certainement pas quel teint cadavérique et quelle allure fantomatique prend leur « santé » quand passe en grondant auprès d'eux le cortège, flamboyant de vie, des fous de Dionysos ».

[6] Voir Jacques Heers, *Fêtes des fous et carnivals*, Fayard, 1983, p.153-154.

[7] Voir Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.

[8] Bergson, *Le rire*, p.4-5. Cette phrase litannique est bien sûr une imitation de Michel Foucault, *Les mots et les choses*, p.353-354.



NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE

EN RÉACTION À L'ÉMISSION LES INFILTRÉS

PINEL REVIENS ILS SONT DEVENUS FOUS.....

Qu'avons nous fait de nos espérances !

C'est la question que je me suis posée ce mardi soir 18 mai, après avoir éteint ma télé.

Cette émission, « Les infiltrés » a fait sur moi l'effet d'un miroir. J'avais honte, honte de moi, de mes collègues, non pas de ce qu'ils/qu'elles faisaient, de ce qu'ils/qu'elles étaient devenu/es, mais de ce que nous avions laissé faire.

Comment, après tant de combats, de débats, d'analyses, de démonstrations, en sommes nous arrivés là, c'est à dire à une psychiatrie en tout point semblable à sa grande sœur des années dites « asilaires », où l'Autre n'existait pas, ou bien n'existait que par sa dangerosité, sa folie c'est à dire un état proche de l'animalité (et encore à la SPA les animaux ont plus de considération).

Le manque de personnel n'explique pas tout, le désinvestissement médical non plus.

L'entrée en scène de la rentabilité des soins, passivement acceptée par tous et à laquelle peu ou prou nous avons tous collaboré, n'a été qu'un prétexte pour réactiver la place récurrente du fou dans notre société, une place à part entre humanité et animalité, balayant ainsi en une dizaine d'années, ce que patiemment (peut-être trop) certains avaient tenté durant 3 décennies de transformer. Tentatives apparemment vaines, qui consistaient à changer le regard, et par delà les pratiques, sur ceux que l'on qualifie « d'incurables ».

Or cette vision de la Folie, des Alexis Carrel et autres y avaient pensé bien avant nous, nous, société contemporaine ultra-performante. Il suffit de faire une petite visite au musée de la Folie pour se rendre compte qu'en matière de contention et d'enfermement l'imagination a toujours été au pouvoir. La science moderne, qui a pour postulat la gestion, le repérage « génético-sélectif » et « comporte-socio-rééducatif », a de belles années devant elle. Elle peut s'appuyer sur ses grands aînés qui se nomment déterminisme social, ethnique, morphopsychologie, conditionnement pavlovien etc.....

A travers le débat actuel sur le retour (en douceur mais déterminé) à une psychiatrie « sécurisée », resurgissent les vieux démons et les éternelles tentations de la sélection, de l'enfermement, du garder, d'enchaîner, de médicamenter, de bistouriser le cerveau, balayant d'un revers de mains le droit de tous à la liberté, à l'égalité, à la fraternité.

Or à l'heure où l'égalité devant le soin est contestée, commence à émerger cette question, soigner comment et surtout QUI ? La même question se pose pour les retraites.

Quelle retraite pour demain, et surtout à QUI ?

Alors soigner ces patients-là, me direz-vous ? A quoi bon ! Il n'y a rien à en faire, ils sont incurables, voire dangereux et même pire ce sont des assassins en puissance.

J'admets ! Même avec des prises en charge les plus intensives, ils ne seront jamais inscrits dans les grandes écoles et ne porteront jamais de Rolex. Quoique !

Mais leur abandon thérapeutique, sauf aux travers des productions pharmaceutiques, signifie, à terme, le retour à une mortalité de plus en plus précoce, à une violence de plus en plus explosive et aux méthodes de contention de plus en plus barbares. On le sait, puisque cette réalité-là, ils l'ont déjà vécue, nous l'avons déjà vécue.

Depuis 10 ans des voix s'élèvent pour dire : « Attention, nous avons baissé la garde, mais la bête immonde n'est pas morte, elle revient en force, à grands coups de sélections, de groupes de malades, de coûts à l'activité, de choix dans les patients, de formations de moins en moins humanistes ». Ces voix ont du mal à se faire entendre face à toute une idéologie, tout un conditionnement qui peu à peu nous ont amenés à penser comme « ils » veulent que nous pensions, à nous soumettre à leurs dictats et surtout à ne pas

réagir.

A voir à l'écran cette équipe, en souffrance incapable de mettre des mots sur cette souffrance, sur ses causes, cette passivité sans espoir, incompréhensible, m'a fait dire « Comment en sommes-nous arrivés là ? ».

L'institution psychiatrique, comme l'ont dénoncée des philosophes, des intellectuels, des politiques, des médecins, des soignants, peut si l'on n'y prend garde générer les pires horreurs.

Aujourd'hui derrière la façade glacée des « conduites à tenir » des « protocoles » (il y en a pour tout, mais pas pour un regard humain) « des DSM », des « VAP » (valorisation de l'activité en psychiatrie), des « statistiques », la psychiatrie de l'an 2000 se vide de son substrat : l'humanité, la curiosité de l'Autre, la compréhension, bref l'empathie vis à vis de personnes dont l'état nous oblige à un travail sur nous-mêmes, sur nos répulsions premières, sur nos appréhensions et aussi sur nos propres pulsions face au handicap, la mort, la folie.

Travailler auprès des personnes très âgées, en fin de vie comme auprès de psychoses graves, demande de mettre en place un dispositif institutionnel permettant à la parole de circuler autrement qu'en se beurrant une biscotte (cf. l'émission « Les infiltrés »), aux pulsions de violence et de mort des uns et des autres de s'exprimer, d'être déculpabilisées et gérées. L'institution se doit d'entendre la souffrance des personnels et d'y répondre, mais pour cela faudrait-il qu'elle s'en donne les moyens..

Nous devons TOUS refuser catégoriquement ce système de sélection qui génère automatiquement l'existence de ces services poubelles dans lesquelles patients et soignants se retrouvent à l'identique et sur lesquelles « on » met un couvercle hermétique pour ne pas voir, pour ne pas entendre. Ces services que chacun fuit mais dont l'utilité arrange TOUT LE MONDE et dont nous sommes COLLECTIVEMENT RESPONSABLES.

A NOUS DE L'EXIGER. C'est de notre dignité d'être humain et de soignants dont il s'agit.

A travers notre histoire nous avons su le faire, aujourd'hui il est temps de réagir si nous voulons pouvoir nous regarder en face.

Un petit coup d'œil vers nos origines nous montre que nous en sommes capables. Le traitement moral, initié par Pussin, notre ancêtre infirmier, et développé par le médecin Pinel, s'origine, en ces temps de Révolution dans la libération du Tiers-État et des esclaves : désenchaîner les malades mentaux, fondement du traitement moral, c'était désenchaîner le peuple.

La psychiatrie de secteur, celle de l'ouverture des asiles, 2 siècles plus tard, née de l'horreur des camps d'extermination et du lourd tribut payé par les malades mentaux à l'idéologie eugéniste nazie (dont l'un des chantres était Alexis Carrel), a inventé un dispositif de soin : la sectorisation et une thérapeutique de masse : la psychothérapie institutionnelle. Le but : l'ouverture des asiles et l'humanisation de la folie.

Quand des milliers de malades mentaux (entre 30 et 40 000) mouraient de faim dans les asiles sous les yeux des soignants -médecins-infirmiers- gardiens-, acteurs passifs, des psychiatres engagés nourrissaient, soignaient, libéraient ces mêmes patients. L'expérience de Saint Alban, aujourd'hui loin de l'esprit de ses paires, a été le levier qui a servi à révolutionner le regard porté sur la Folie.

En 2010 me direz-vous nous ne sommes ni en guerre ni en Révolution. Pas si sûr ! Une guerre économico-financière mondialisée nous fait croire que nous devons accepter l'inacceptable, comme laisser mourir sur le trottoir des êtres humains, laisser se suicider des travailleurs, enfermer des enfants dans des prisons infâmes, sélectionner dès la naissance ceux qui deviendront l'élite, conditionner les autres à devenir leurs serviteurs, déstabiliser l'avenir par un chômage chronique et garder à moindre frais les vieux, les malades mentaux, voire les éliminer..... en nous faisant miroiter « un meilleur des mondes » illusoire et pernicieux qui nous entraîne vers la barbarie, une barbarie moderne certes, où sous prétexte de prévention, chacun est filmé, écouté, classé, répertorié et ce dès sa naissance.

Est-ce vraiment ce monde là dont nous rêvons pour nos enfants ?

Les différentes initiatives prisent ces derniers mois doivent se rassembler en un collectif large regroupant, au delà des différences des uns et des autres et des pré-carrés, toutes les forces humanistes de ce pays et même au delà.

Il est temps de nettoyer le miroir et de nous regarder en face.

S. HOCHER

Cadre supérieur de santé à Sotteville-les-Rouen, en retraite. Militante CGT

PS : * en plus de 40 ans de carrière je n'ai jamais utilisé ou vu utilisé de camisoles (celle que j'ai pu voir sortait d'un grenier et était mangée aux mites) tout comme les « bracelets de contention ». Les patients mis en chambre d'isolement y était sur prescription médicale, ils faisaient l'objet d'une surveillance accrue. La chambre d'isolement était l'ultime recours à certains épisodes de crises particulièrement difficiles. Avec la diminution du personnel son recours est devenu de plus en plus fréquent et de plus en plus banalisé.

*Sotteville les Rouen l'un des hôpitaux pilotes dans la mise en place de la sectorisation, là où a été prononcé le rapport Demay, l'antithèse du discours d'Antony, est en 2010, concepteur « chanceux » d'une formidable UMD moderne, propre, équipée de tout le matériel high tech dernier cri. Bonnafé chef de service durant 15 ans à Sotteville, doit se retourner dans sa tombe.

La pensée d'Alexis Carrel auteur de « l'Homme cet inconnu » «Souvent ceux qui sont capables de réfléchir deviennent malheureux.»

«Le faible d'esprit et l'homme de génie ne doivent pas être égaux devant la loi.»

[«Le principe démocratique a contribué à l'affaïssement de la civilisation en empêchant le développement de l'élite.»]

[«Pour celui qui sait observer, chaque homme porte sur sa face la description de son corps et de son âme.»]

[«Le conditionnement des criminels les moins dangereux par le fouet, ou par quelque autre moyen plus scientifique, suivi d'un court séjour à l'hôpital suffirait probablement à assurer l'ordre. Quant aux autres, ceux qui ont tué, qui ont volé à main armée, qui ont enlevé des enfants, qui ont dépouillé les pauvres, qui ont gravement trompé la confiance du public, un établissement euthanasique, pourvu de gaz appropriés, permettrait d'en disposer de façon humaine et économique. Le même traitement ne serait-il pas applicable aux fous qui ont commis des actes criminels? Il ne faut pas hésiter à ordonner la société moderne par rapport à l'individu sain».

«En Allemagne, le gouvernement a pris des mesures énergiques contre l'augmentation des minorités, des aliénés, des criminels. La situation idéale serait que chaque individu de cette sorte soit éliminé quand il s'est montré dangereux».]
etc....

NOUVEAUX
CARTIERS
POUR LA
FOLIE





mail

09/11/2009 09:52

Bonjour,

je ne suis peut-être qu'un malade qui n'aura jamais besoin d'être soigné et à ce titre j'ai vraiment le sentiment d'appartenir complètement à la normalité et à cette belle humanité : refuser le saccage "pensé" par quelques technocrates idéologues - aujourd'hui, il y a 20 ans, l'histoire une fois de plus a montré qu'ils avaient toujours tort - devient un devoir. Courage, ne cédez jamais.

Je veux conter les détails, l'enchaînement, le basculement vers l'infini lorsque cela se produit. En 2005, je me suis tapée une crise mystique mémorable qui n'a duré que deux mois mais qui a été très éprouvante. Je voyais depuis deux ans un psychanalyste un peu bizarre, une sorte de gourou, mais qui avait des compétences quand même. Je m'étais mis en tête de passer l'équivalent du bac pour reprendre des études. Je prenais des cours d'allemand contre des heures de ménage. Je travaillais au noir en faisant des nuits chez une personne non voyante et, bien sûr, je poursuivais mon activité de modèle.

Etant assez libre puisque je ne travaillais pas vraiment, des amis me demandaient des services que je rendais volontiers. Bref, au bout d'un moment, j'étais assez surbookée, j'avais un agenda de secrétaire d'état du temps libre, si on peut dire. Le mois de juillet 2005 a été très fatigant, je ne voulais rien lâcher. Le psychanalyste me confortait dans son idée que je n'étais pas psychosée, que je ne pouvais pas délirer puisque je faisais une psychanalyse freudienne !!! Je commençais à dormir moins : quatre, six ou huit heures au lieu de mes dix à douze heures habituelles. J'avais prévu de partir en vacances au mois d'août et tout a explosé encore une fois. Je me souviens avoir téléphoné à un ami pour lui dire que je ne voulais plus qu'on me demande de m'occuper à nourrir des chats pour des amis en vacances ni à arroser des fleurs (cela s'ajoutait à tout ce que j'entreprenais par ailleurs).

A l'époque, j'étais amoureuse, disons plutôt que j'avais fait une fixation sur un homme qui voyait le même psy que moi, je m'en croyais mordue, et un soir du mois de juillet, j'ai tenté de l'avoir au téléphone plusieurs fois sans succès. Je n'étais pas en état de conduire mais j'ai un bon ange gardien, je décide de me redre chez cet homme qui réside à une heure de voiture de mon domicile. Je me cale sur les voitures qui me précèdent et parviens sans dommage chez lui. Il est avec un copain en train de travailler sur une voiture. Plus tard, on mange et bien sûr, je dis nombre de choses incohérentes. Je veux absolument faire l'amour avec celui dont je crois être amoureuse alors que dans l'état où je suis, je n'en ai pas envie, et, de plus, je ne suis pas vraiment en état. Je fais une grande crise d'hystérie où je dis « Tu ne sais pas combien c'est dur de dire je t'aime » et je tombe par terre.

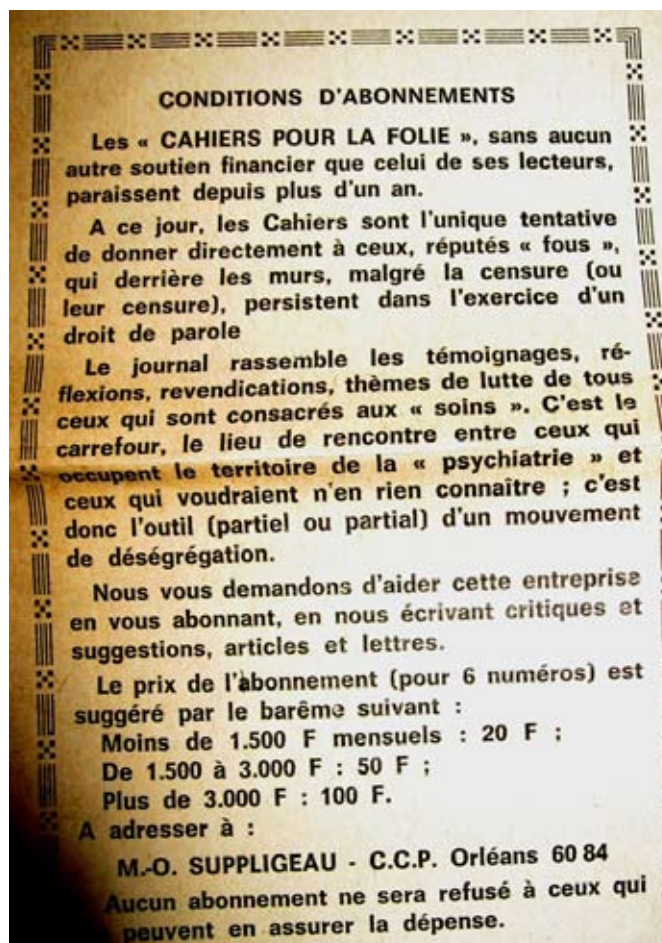
Plus tard, je dis « je veux plus qu'on me demande rien, je voudrai dormir, dormir » « hé bien ! Relève toi et va te coucher ». On me fait un lit, je prends une forte dose de médicaments. La nuit me paraît extrêmement courte et je me réveille à six heures.

Le copain et « mon amoureux » se réveillent aussi. On me demande si je suis en état de conduire. Je dis que non. On décide que le copain me ramènera chez moi où on avisera.

On m'a demandé aussi ce qui se passait dans ces cas là et toujours la même réponse à cette époque : « C'est mes parents ou l'hôpital ». J'appelle ma mère qui s'empresse de me dire qu'elle va venir me chercher. Tout le mois de juillet, je fume un paquet de tabac 50 g en trente heures et encore je dors ! Je décide d'emmener mes nikitin en faisant mon baluchon. Dès que j'arrive chez mes parents, alors même que la veille, j'étais encore remontée au commencement du monde, je vire mystique à fond.

Lorsqu'on entre dans la maison, c'est presque normal ! Des crucifix partout avec du buis béni, des statues de vierge avec des cierges et des icônes. Le lendemain, rendez vous chez mon psychiatre. Lorsqu'il voit ma mère avec moi dans la salle d'attente il lance : « le chauffeur de maman ? ». Je réponds : « non, c'est ma chauffeuse, je ne suis plus en état de conduire ». Je m'installe sur la chaise et lui derrière son bureau et l'hystérie de nouveau à fond !

Je renverse ma tête en arrière en hoquetant : « vous ne savez pas ce que c'est de se prendre pour Dieu » — « Allons ! allons qu'est ce que vous me faites ? ». Je poursuis



Extrait des anciens Cahiers pour la Folie

mail

Bonjour,

Usagère en santé mentale, je fais partie d'une commission de citoyens-usagers luttant contre le TAI (Tratamiento Ambulatorio Involuntario), la loi espagnole sur le traitement ambulatoire involontaire, proposée par le président de l'audience suprême d'Alicante, un politicien que l'on dit proche de l'Opus Dei. Je sais qu'en France, une loi similaire risque de passer sous peu, et j'ai aussi entendu dire qu'il y a une proposition de loi pour doter les patients de GPS à la sortie de l'hôpital; et pour allonger les séjours à l'HP.

Je voudrais savoir où en sont les lois et mesures sécuritaires sur la psychiatrie. J'ai vu dans un reportage que certains ex-patients de Sainte Anne doivent faire des prises de sang pour prouver qu'ils prennent bien leurs médicaments et que s'ils ne les prennent pas, ils se refont interner. J'ai aussi vu sur des forums de schizophrènes que les soins ambulatoires sous contraintes auraient déjà plus ou moins commencé, en France. Ainsi, j'avais lu le témoignage d'une personne qui avouait à son psy qu'elle ne prenait plus les médicaments, le psychiatre l'a obligée à faire une injection retard.

mon délire mystique et affirme que j'ai la solution que tout le monde cherche. « Laquelle ? » et je tape avec mon poing sur la table en disant très fort « mais Dieu » « Ne tapez pas sur la table » me rétorque-t-il avec un peu de véhémence. Je ne sais plus à quel moment je le supplie de faire quelque chose, qu'il a l'habitude des fous, lui, c'est son métier. « Je peux vous proposer l'hospitalisation » — « Ah ! non ! On n'est pas bien à l'HP. Il passe de la merde à la télé, de la musique de merde » — « Je sais qu'on n'est pas bien mais que voulez vous ? » — « Je suis très bien chez mes parents » — « Bon, restez chez vos parents. Alors, vous allez prendre de l'haldol le matin et le midi » et là presque mielleuse « oh ! non ! Quand je prends de l'haldol le matin, j'ai l'impression d'être malade » — « Oui, mais là je pense que c'est nécessaire. Vous allez prendre aussi du tercian. » — « Oh non ! Ça me fout dans le potage » — « Que voulez vous à la place ? » — « Du dépamide » et il me fait cette ordonnance sur mesure.

Lorsque je suis dans cet état, je régresse énormément, je redeviens la petite fille à maman et d'ailleurs, cela fait très plaisir à ma mère. Pendant un certain laps de temps, je ne pouvais être seule dans une pièce, comme un enfant. Il fallait toujours qu'il y ait une présence.

J'allais à la messe convaincue que j'étais l'élue ou la mère de l'élue qui allait sauver le monde. Je parviens à écrire une lettre à mon psychanalyste gourou où j'exprime le fait que je ne sais plus qui je suis bien que je sache encore que je me nomme S. C.

Ma mère m'invite à prier avec elle tous les jours comme à son habitude.

Je prends rendez-vous avec une sœur d'un couvent. Ma mère, puisque j'écris des poèmes, me demande d'écrire un poème sur la vierge Marie, son grand rêve ! J'écris un poème où j'utilise le « je ». Après Dieu, Jésus-Christ, je me prends pour Marie et ensuite bien entendu pour Marie Madeleine. On manque d'eau. Alors je vais à l'église, seule, me mettre dans un état complètement déchiqueté où je hurle à Dieu qu'il fasse tomber la pluie, je me traîne rampante sur les dalles de l'église où je pleure, hurle et prie à fond la caisse.

Je finis par hurler une fois (la pluie ne venant pas ou au mauvais endroit, là où il y a pleins de pauvres déjà bien affligés) « Mais tu es sourd ou quoi ? ». On me charge de lire des lectures à la messe où il ne vient que quatre péquins et comme j'ai fait du théâtre amateur pendant une quinzaine d'années, je fous une certaine pêche dans cette église où les quatre péquins sont ravis parce ça vit, ça vibre et ça touche. Souvent les lectures qu'on me demande de lire sont issues de l'apocalypse, ce qui n'arrange pas mon délire. Le curé vient manger tous les quinze jours chez mes parents. Ce qui me conforte par ce qu'il dit dans mon idée que je suis celle qui va sauver le monde ! Une fois, j'ai fait un gâteau pour honorer la présence du curé. Pour aller le chercher, vu qu'il y a pleins de meubles dans maison, on n'a presque pas de place pour se tourner, je fais le tour et le curé dit « Mais il faut demander à Jésus de traverser les murs ! ». J'y foutais la rage à lire ces lectures et tout le monde égrenait son chapelet avec des yeux presque adorant.

Je téléphonais régulièrement à un couple d'amis. Une fois, j'ai dit à Denis que si la réincarnation existait, je ne voulais surtout pas revenir. Il me répond que j'ai du temps et que si je ne veux pas revenir, il faut méditer, réaliser des mandalas...

Je suis abasourdie sur le moment et je réponds que la réincarnation m'est un concept étranger. Pas étonnant, vu que je suis barrée dans le mysticisme.

Lorsque j'ai eu mes règles à cette période, j'ai fait une hémorragie qui a duré une quinzaine de jours. Je me vidais de mon sang littéralement. Comme je n'avais personne d'autre que ma mère à qui me confier, je l'informe de cet état. J'ai peur que mon stérilet n'ait bougé ou voire peut-être suis-je enceinte du sauveur de l'humanité !!! On se demande par quel miracle, n'ayant pas eu de rapport depuis un moment déjà ! Ma mère me rétorque qu'il faut absolument que je me fasse enlever ce stérilet, que ce n'est pas bien et qu'après tout on peut très bien vivre sans rapports sexuels. Ma mère me

conduit d'abord chez le généraliste où cette doctoresse très gentille me dit me dit que le stérilet n'est pas en cause. Je prends rendez-vous chez mon gynécologue.

Je lui demande de m'enlever le stérilet « Vous êtes sûre ? » et il le fait. Je passe une échographie, je vois sur l'écran un point noir et j'ai peur que ce ne soit le sauveur de l'humanité.

« La muqueuse s'est épaissit, je vous donnerai un médicament pour la réduire. C'est le stress de votre maladie. Ne croyez-vous pas que si vous aviez des rapports, cela vous équilibrerait ? »

« Avec ma maladie j'ai dû mal à trouver un compagnon et les aventures n'équilibrent pas ». Je pleure en disant tout ça. « Faites attention parce que là vous n'avez plus de contraception. Vous êtes jeune, vous ovulez encore. »

J'ai lancé pleins d'appel au secours à des gens croyants tellement j'avais peur de cette crise de foi spectaculaire. Fatiguée par les médicaments, je ne pouvais pas à me reposer l'après midi. Je m'allongeais. Je fermais les yeux et je sentais une vague m'envahir, la tête me tournait, une espèce de vertige : c'était l'infini et je crevais de trouille. J'entendais une voix intérieure « laisse toi aller » et je répondais « mais je suis humaine ! Je ne peux pas me laisser aller à ça ! »

Quand mon état s'est tassé un peu, des désirs ont fait apparition. Il faut préciser qu'avec tous les médicaments que je prenais, il était tout à fait normal que ma libido en subisse les conséquences. Au bout de deux mois, je me réveillais enfin. J'ai voulu me masturber mais ma mère avait accroché un crucifix et une croix de communion en bois d'olivier venant d'Israël sur la tête de mon lit en fer. Avec les sursauts de mon corps, le crucifix cognait contre le fer.

Un dilemme apparaissait : « Si je n'enlève pas ce crucifix, ma mère va savoir que je me masturbe et si je l'ôte, elle ne va pas être contente ». J'ai tergiversé un peu et j'ai viré le crucifix, je me suis masturbée et enfin je me suis sentie vivante !

Plus tard, pour faire comprendre à ma mère que j'en avais assez de prier, d'aller à la messe et tout ce qui allait avec, j'ai écrit : « Dieu est malade, il prend des médicaments, Dieu est fou, Dieu ne peut plus prier » et ma mère de rétorquer « Oh! C'est dur d'entendre ça ! » Voilà pour la crise de 2005 !

En rentrant au mois de septembre chez moi, je m'entête à voir le même psy, plus tard, je reprends mon travail chez l'aveugle, qui, même s'il est mal payé, me donne la possibilité de vivre plus largement.

Au mois d'avril 2006, désirant rencontrer quelqu'un (j'ai continué d'avoir des amants mais n'en retirais pas toujours une grande satisfaction), je passe une annonce libellée comme ceci : « Femme 38 ans, cultivée, ne désirant pas d'enfant ni de vie de couple, désire rencontrer homme 35/45 ans ». Je m'acharne à répondre à toutes les lettres pendant une semaine même si la réponse paraît totalement à côté et je vois trois hommes la première semaine. Le premier, Eric, me flashe dès le début.

Il ressemble à Fred mon premier amour. Il a dix ans de plus que moi mais ne porte pas du tout son âge : pas de calvitie ni de cheveux blancs. Nous nous rencontrons un mercredi et nous décidons de nous revoir le samedi chez lui. Je commence déjà à être euphorique mais sans danger.

Le samedi je débarque chez lui après avoir fait ma nuit chez l'aveugle. Il fait les choses bien, il a acheté une bouteille de champagne et a préparé à manger. Je reste jusqu'au lendemain midi. Petit à petit les choses vont déraiser. Je ne lui cache pas ma maladie mais plus tard, il me dira : « Je pensais que tu disais ça pour qu'on s'occupe de toi ». Le premier mois est idyllique pratiquement mais il a bien caché son jeu et se révélera un jaloux excessif. Une fois, je fais un rêve où l'on me dit que je suis le nouveau pape égyptien que tout le monde attend. Une autre fois que je dois changer de psychiatre et de psychanalyste. C'est mon dernier rendez-vous de psychanalyste.

Eric n'étant pas sensible à cette démarche et il est vrai qu'il avait des méthodes un peu spéciales, je décide d'annuler le prochain rendez-vous. Je revois le psychiatre qui a l'air confiant,

il doit partir en vacances mais je préfère le revoir avant qu'il ne parte pour me rassurer. Hélas, ça dérapera encore une fois. Je flotte et régresse pendant quinze jours avant de criser. Comme je ne peux plus conduire, je vis chez Eric. Il travaille à mi-temps et je lui laisse des petits mots. Le dernier avant qu'il ne m'emmène aux urgences « Eric, je ne veux pas aller aux urgences, je veux rester avec toi ». Il ne réagit pas. Le lendemain, il veut acheter des chaussures puis faire les courses. Dans le magasin, je le perds. J'ai tellement régressé que je me prends pour un enfant ayant perdu ses parents. Je parviens à le retrouver. Il veut me payer quelque chose. Je choisis des espadrilles.

A huit ans, je suis allée en colonie de vacances avec des espadrilles vertes, celle-ci sont bleu ciel. Lorsque nous passons à la caisse et que la caisse enregistreuse sonne, à moins que ce ne soit une alarme anti vol, je tombe brusquement à terre, les yeux presque révoltés. Eric paniqué, me relève et me fait asseoir plus loin. En fait je suis tombée car je me souviens que je me suis toujours sentie coupable de coûter de l'argent à mes parents qui étaient pauvres.

Eric possède comme véhicule un camion où il a fait aménager une coquette, il m'installe là en allant faire les courses. Plusieurs fois, je hurle dans ce camion. Il fait très chaud, je transpire, de plus j'ai mes règles et je me sens sale. Nous arrivons chez lui, Eric est de plus en plus paniqué par ce qu'il voit. « Comment ils faisaient les autres ? » « Que fais tu lorsque ça arrive ? » — « Soit chez mes parents, soit l'HP ».

Mes parents sont absents et sont en vacances chez ma sœur. Il téléphone et ma mère finit par dire : « Il faut la conduire à l'hôpital ». Je hurle comme une folle hystérique. Nous repartons dans le camion, je suis à nouveau allongée sur la couchette. Dès que je me relève, Eric m'ordonne de rester allongée. Il me dira plus tard qu'il avait peur que j'ouvre la porte arrière pour sauter. Je délire à voix haute.

A un moment, je dis que j'ai mal au flanc gauche car le Christ est mort de ça. Nous parvenons aux urgences. Tant qu'Eric n'est pas loin, je reste à peu près calme. Il me vient à l'esprit que je viens là pour accoucher de moi-même. Nous attendons un certain temps. Un infirmier arrive et me demande ce qui ne va pas : « J'ai mes règles, je voudrai qu'on me lave. » « C'est quoi là, cette folie de la propreté ? Bon, on va voir ça ». On m'emmène sur un brancard dans une chambre aux lits séparés par un paravent.

La patiente d'à côté est une personne âgée avec un pansement sur l'œil et je l'ai profondément ennuyée avec mes hurlements et mon agitation. Apparemment une autre chambre s'est libérée, on m'y conduit.

On me demande quel psy me suit « je dis B12 en ville et RB lorsque je suis à l'hôpital ». On me dit que je vais voir le docteur Marschall qui est de garde cette nuit. Je pense alors (les fous font des associations fulgurantes !) que cela avait dû beaucoup faire chier De Gaulle de demander à bénéficier de la part des Américains du plan Marschall. Je fais De Gaulle et je hurle. Auparavant, j'ai entendu la voix de Dolto, je serais incapable de répéter ce qu'elle disait mais j'ai entendu sa voix. Plus tard, j'entends la voix de Zabeth qui me dit « Fais le cri de naissance de Denis » car lorsque je travaillais avec eux, il y a presque vingt ans, Denis nous avait dit qu'il avait été dans un de ces ateliers où l'on cherche son cri de naissance. Je fais le cri de Denis.

Le docteur Marschall arrive enfin « Alors qu'est ce qui ne va pas ? » — « Je sais plus quel âge j'ai » — « Vous savez très bien quel âge vous avez » — « Oui, trente huit ans » et là, je deviens douce, calme, je ne hurle plus. Je peux à nouveau marcher et une voiture avec un infirmier m'emmène aux C. J'y passe une nuit calme mais cela deviendra vite l'enfer vu que je délire à bloc et fait un tas d'associations d'idées. Toutes les voix des autres me font délirer sans arrêt et souvent, pour me protéger, je place mes mains sur mes oreilles et les fais tourner pour retrouver le bruit rassurant du fœtus dans le ventre de sa mère.

Si on sert des poires, c'est moi la poire qui ait accepté tout ça. Quelqu'un écoute le tube « qui

volé l'orange» de la Star'ac : c'est moi qui ait volé l'orange. Dans la salle télé, je n'y vais guère, des séries assez nulles qui me font croire que je suis une salope allumeuse et des jeux débiles dont je ne soupçonnais pas l'existence. Crésus symbolisé par un squelette me fait très peur. Eric vient tous les jours me voir.

Nous attendrissions tous les patients avec nos amours. Beaucoup de gens sont seuls. Les entretiens avec le psy : au début, je me souviens que j'agite mes mains comme si je tenais des marionnettes au bout. « Pourquoi faites-vous ça ? » « Je ne sais pas » mais au fond de moi, je crois que je suis la marionnette du psy. Vers la fin, je lui déballe mon sac où il y a un roman, un bouquin de poèmes, un cahier de poèmes et un cahier pour écrire ce qui me vient à l'esprit « Et vous vous y retrouvez dans tout ce bordel ? ». Je réponds du tac au tac « Mais, vous aussi vous avez du bordel ! » et désignant le dossier qu'il a entre les mains, « c'est classé en chemise, mais c'est du bordel ».

Il ne dit rien mais il déchire un papier pour le mettre à la poubelle. Au début, chaque fois que je me réveillais, je descendais au premier étage car j'étais certaine de ne pouvoir me rendormir. On me renvoie avec plus ou moins de rudesse dans mon lit. Je sens l'infini, je flotte, les premiers quinze jours ont été éprouvants. Je sors au bout de trois semaines d'hospitalisation, je crois la pire de toutes, car même la première fois (à moins que le temps ne m'ait fait oublier), il me semble que c'était avec plus d'inconscience.

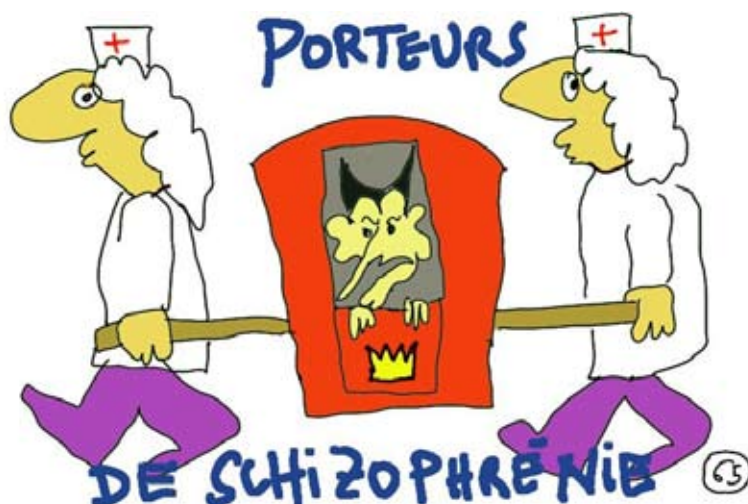
J'oublie de raconter un détail : à l'HP, il y a des mandalas disponibles pour les patients afin qu'ils les colorient. Délire à bloc : « L'année dernière, Denis m'a parlé de ça c'est donc que c'est vrai ! ».

J'ai colorié un et je demande pour ça à mon ami de m'apporter un stylo « pilot » parce qu'évidemment « y a-t-il un pilote dans l'avion ? ». Pour être maître de soi, il faut colorier le centre du mandala avec un stylo pilote, Didier, un jeune viré d'un IME, me demande pourquoi mon mandala est mieux ainsi et je lui réponds : « Tu n'as pas vu, j'avais colorié en premier lieu le mandala avec un crayon à papier et ça ne marche pas ! ». Un soir j'ai l'idée que, le lendemain, je serai seule et je fais une liste de tous les gens que j'aime et que je voudrais sauver, je demande même le nom de patients à l'hôpital.

L'infirmière me dit que je vais batifoler pendant une heure ou deux comme ça puis que j'irai me coucher. Didier m'interroge sur cette « fièvre qui me prend » Je lui dit que je fais une liste.

Il décide d'en faire une aussi. Au bout d'un moment, je m'aperçois qu'il écrit cette liste au crayon à papier. Je lui dis que la liste doit être écrite avec un stylo sinon ça ne marche pas!!!

S. B.



ENFERMEE

Tout a commencé pour moi, un jour de juillet 1990, j'avais 23 ans
et après plusieurs visites chez des psys
et une visite dans une clinique réputée alternative (j'en reparlerai),
et devant mon refus de librement consentir à des soins,
mes parents ont décidé d'agir de façon musclée.
Je souffrai d'une dépression depuis trois ans qui m'a amenée, peu à peu,
au fond du gouffre.
Apathie, pensées morbides, souffrance psychologique intense, à tel point
que je réclamaï l'euthanasie ! Aucun médecin n'avait réussi à me convaincre
que les médicaments proposés pourraient m'aider
et je les prenais de façon aléatoire.
Autant dire qu'ils ne pouvaient de fait avoir aucune efficacité.
J'échouai à mes examens à la fac, étaï incapable de me concentrer,
à part sur cette foutue socio-auto-analyse que je me vantaï de mener,
au regard de quelques lectures et concepts nouvellement acquis.
Je me percevais comme une bourgeoise nantie en parfaite opposition
avec mes principes révolutionnaires naissants. Tout en moi disait ça.
Mes goûts, mes pratiques, une vie jusqu'alors facile et un parcours scolaire envié.
Je devais faire le grand écart entre mon idée du prolétariat
et mon éducation, que je remettaï en cause tant et plus.

Les délires ont commencé plus tard, j'ai fini par me laisser envahir par des idées
de plus en plus sombres et mes yeux ne brillaient plus.
J'avais l'impression de me décomposer,
mes entrailles pourrissaient et dégageaient une odeur si nauséabonde
que j'avais peur de déranger
mes proches. J'avais honte et me sentais coupable.
Et surtout, une phrase sans cesse martelée:
Big brother is watching you ! C'était de la pure science-fiction à l'époque,
mais je ressentais en moi l'oppression d'une dictature inquisitrice.
Mes parents inquiets et désespérés ne me reconnaissaient plus,
ne savaient que faire pour m'aider à sortir de ce marasme.

Visite à Laborde, qui semblait à leurs yeux le moins pire.
Quand on arrive, on voit des vieux bâtiments en brique rouge et surtout une pendule arrêtée,
qui trône au milieu du bâtiment central. J'entendais des hurlements et il a été très clair
que je ne resterai pas ici. J'avais peur que le temps ne s'y arrête et de ne jamais en repartir.
C'est plus tard que j'ai compris mon erreur, qui restera toujours pour moi un remord,
car ce qui a suivi a été le pur enfer; l'enfermement en psychiatrie...

... à suivre

Nathalie Ackiena, 7 mars 2010

mail

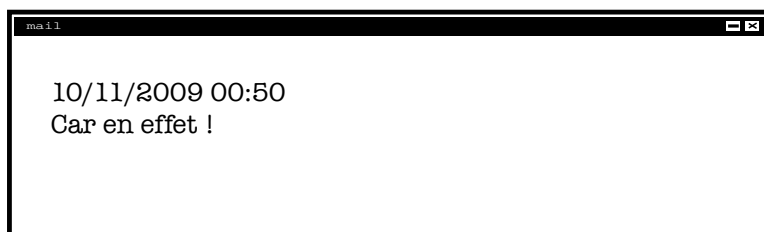


Bonjour,
Signataire de la pétition, je soutiens votre engagement. N'étant pas du tout une
professionnelle des soins psychiatriques, je constate néanmoins avec douleur,
amertume et perplexité les dégâts occasionnés par l'idéologie inquiétante qui
sous tend le débat social et politique.
Oui définitivement je suis entrée aussi, à mon niveau, et au quotidien, en résis-
tance. Merci de m'informer s'il y a des réunions et rencontres organisées en pro-
vince.
Laurence

LA CLAIRVOYANCE DE LA NUIT

Premiers jours à l'hôpital psychiatrique. Tout est impressionnant, massif, immuable.
Sans retour? Le travail commence. Premiers entretiens, premières prescriptions,
premières contraintes obligées. Agitation d'un côté, fièvre de l'autre.
Etre pris dans l'œil du cyclone par l'absence de mise en question
des évidences partagées.
Première prescription de chambre d'isolement pour un agité du bocal.
« C'est ce qu'il faut faire ». Les infirmiers l'accompagnent.
Entendre tambouriner à la porte. Penser à se plaindre du bruit sans forcément
penser à prendre acte du désespoir. Ne rien faire. Rentrer chez soi le soir
en ayant d'étranges impressions. Et ainsi de suite. Routine.
Et puis un soir ou plutôt une nuit, connaître l'enfer. Un rêve. Ou un cauchemar ?
Je suis enfermé dans une de ces chambres d'isolement. Le teint blafard du soleil filtre
par la petite fenêtre du réduit thérapeutique. Je me mets à tambouriner
sur cette porte grise d'indifférence. Personne ne répond.
Entrapercevoir du mouvement.
Les blouses blanches s'infiltrant dans le réduit minuscule.
Je suis paniqué. Ils viennent avec leur anonymat. Avec une piqure aussi.
Ils veulent m'injecter un anxiolytique dont je me souviens clairement le nom.
Se débattre puis se laisser aller au combat perdu.
Au petit matin, se réveiller avec comme une douleur suite à cette injection
intramusculaire fomentée par ce rêve. Puis reprendre le chemin de l'hôpital
avec cette sombre partie de moi-même, là pour m'éclairer,
pour mettre en question ce qui n'était pas questionnable d'emblée.
Depuis, je repense souvent à ce rêve.
Non que ce procédé thérapeutique soit totalement banni
de la pratique mais je me dis continuellement que cela n'est pas chose normale.
En somme, le rêve comme enseignement.
A quand l'université onirique de psychiatrie ?

Mathieu Bellahsen



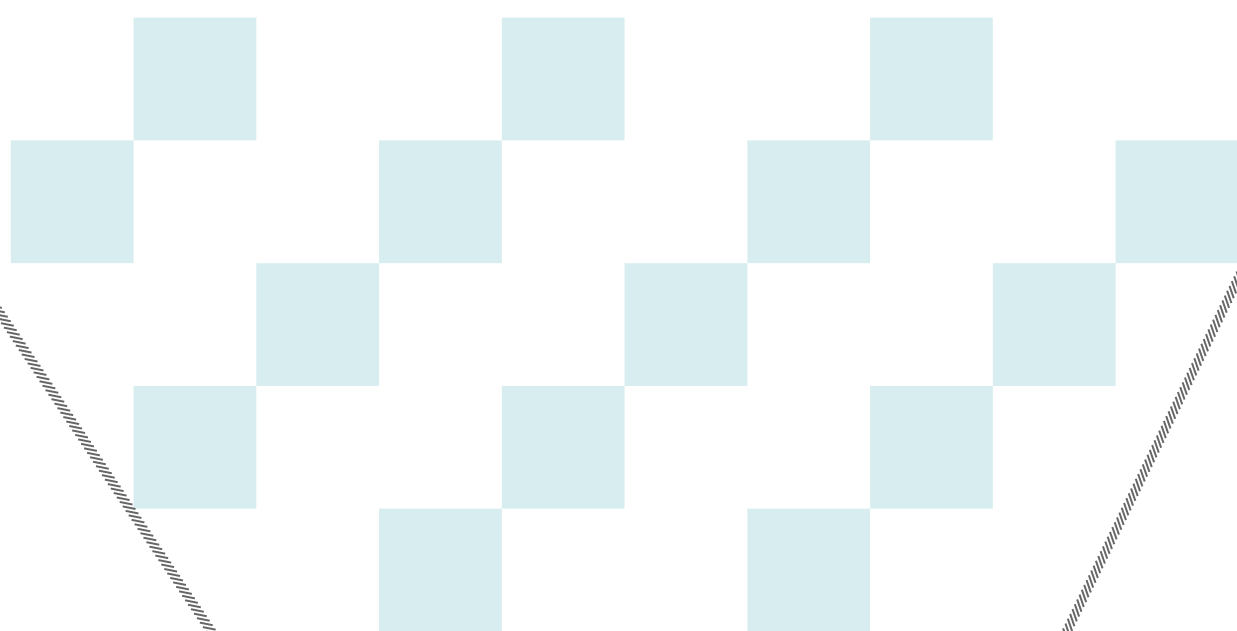
**NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE**

« AU CIEL DES IDÉES, LES CAHIERS SONT ROIS. »

Nous remercions toutes celles et tous ceux qui nous ont envoyé
des textes et que nous n'avons pas pu contacter directement.

Cahiers.folie@yahoo.fr

Prochain numero
FOLIES: avec ou sans soin?



**NOUVEAUX
CAHIERS
POUR LA
FOLIE**